Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 28 (1971)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes-rendus

G. S. Kirk: **Myth. Its meaning and functions in ancient and other cultures.** Cambridge University Press 1970. XI, 299 S. 65 sh.

La recherche contemporaine a produit, au sujet de la mythologie, plusieurs théories fondées sur la considération d'un matériel ethnographique. L'helléniste G. S. Kirk apporte à cette étude un complément bienvenu. Définissant le mythe comme un récit traditionnel, respectueux de la diversité des mythes et de la complexité intrinsèque de chaque récit, il reconnaît une validité partielle à plusieurs des interprétations proposées par les auteurs modernes, mais il montre que les mythes peuvent remplir plusieurs fonctions différentes, d'une fonction narrative de pur agrément à une fonction spéculative, en passant par une fonction itérative et rituelle. Il suggère l'idée d'une formation progressive des mythes, par leur usage à des fins nouvelles, à partir d'un simple récit soumis aux nécessités qu'impose la technique de la narration orale. Il parvient à ces conclusions en reprenant une partie du matériel utilisé par Lévi-Strauss, en considérant les mythes mésopotamiens puis les mythes grecs, dont il tente de dégager les caractères spécifiques. Avec subtilité, il retrouve dans certains mythes grecs, tels que celui des Centaures, la polarité nature–culture que Lévi-Strauss a mise en évidence; il souligne la parenté qui unit les mythes helléniques à ceux du Proche-Orient; il montre qu'une grande distance sépare les mythes hésiodiques, proches des premiers systèmes rationnels, des mythes primitifs qu'il faut situer à l'époque du bronze, si ce n'est au néolithique.

On peut se demander si son remarquable bon sens lui permet de comprendre le mythe parfaitement. Pour négliger, ainsi qu'il le fait en interprétant plusieurs mythes, certains motifs réputés folkloriques, il faudrait n'avoir pas simplement défini le mythe comme un récit traditionnel; pour affirmer que les mythes ne sont pas nécessairement religieux, il faudrait se référer précisément aux religions dont ils furent contemporains. En dépit de telles réserves, on est séduit par la riche information de l'auteur, par l'intelligence et la modération de ses jugements. Il nous met heureusement en garde contre les théories dogmatiques qui prétendent expliquer tout mythe par l'application d'un principe unique. J. Rudhardt

Jean Rudhardt: **Le thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque.** Travaux publiés sous les auspices de la Société suisse des sciences humaines. Francke, Bern 1971. 138 S.

Der für eindringende Bemühung um das Verständnis mythologischer Vorstellungsweise bekannte Vf. sucht in seiner neuesten Studie den Nachweis zu erbringen, dass das vorhomerische Griechentum ein weitverbreitetes Theorem der Weltentstehung aus dem Wasser hervorgebracht habe. Eine Bezugnahme auf dasselbe sieht er in den Iliasversen über Okeanos und Tethys als Ureltern der Götter (14, 201. 302), und überdies nimmt er an, dass ein verschollener Stammbaum die mit Uranos und Gaia beginnende Reihe Hesiods bis auf jene zurückgeführt habe. Dass der Iliasdichter eine sonst nicht mehr greifbare Theogonie kannte, ist eine wohlvertretbare Annahme, aber für jene eine zentrale Stellung in der kosmogonischen Dichtung der Frühzeit zu behaupten, scheint mir beim Fehlen zuverlässiger Zeugnisse wenig ratsam. Damit ist aber auch ein Präjudiz gegen den Versuch des Vf.s geschaffen, für die Weltentstehungslehre des Thales entscheidende Anregungen aus dem vorderen Orient auszuschliessen. Mit dem entgegengesetzten Urteil U. Hoelschers (Anfängliches Fragen, 1968) setzt er sich nur anhangsweise auseinander, da es ihm erst nach Abschluss seines Manuskripts bekannt geworden ist. Wie immer man sich zu den Hauptthesen des Buches stellen mag, so bleibt auf jeden Fall das Verdienst bestehen, dass darin die mythologische Spekulation der griechischen Frühzeit als solche sowie das Problem personhafter und physikalischer Denkweise zur Diskussion gestellt wird. F. Wehrli

Archaeologia Homerica. 1. Bd. I Kap. F: *Joseph Wiesner:* Fahren und Reiten. 144 pp. 6 pl. DM 35.–. – 2. Bd. II Kap. H: *Will Richter:* Die Landwirtschaft im homerischen Zeitalter. 162 pp. 4 pl. DM 35.–. – 3. Bd. III Kap. W: *Manolis Andronikos:* Totenkult. 140 pp. 12 pl. DM 23.–. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1968.

1. L'apparition du char et de la cavalerie a retenu l'attention depuis fort longtemps. Le développement de ces moyens de transport et de combat nouveaux, leur origine et leur évolution constituent un sujet d'étude passionnant, riche d'implications économiques, sociales et militaires. Sur le plan archéologique, d'autre part, les découvertes récentes, à Chypre notamment, ont contribué à renouveler certaines perspectives. La prise en considération,

enfin, de l'origine orientale ou même extrême orientale de la charrerie ont permis de résoudre certains problèmes en suspens. Par la largesse de son information et de ses vues. J. Wiesner apporte une excellente mise au point sur ce vaste sujet. Il a recours à l'ensemble des sources à disposition, littéraires et archéologiques, s'appuye sur une assez large documentation iconographique, et n'hésite pas à s'aventurer hors du monde grec pour apporter le fruit des études poursuivies par lui-même et d'autres savants. Les résultats de cette vaste enquête, sans être tous nouveaux, sont présentés de façon claire, agréable et convaincante. Il s'en dégage une image d'ensemble que l'on peut résumer ainsi:

Le char à quatre roues, mu par des bœufs ou par des mulets, fut le principal moyen de transport à partir du second millénaire av. J.-C. Dès le XVIe siècle et peut-être plus tôt, les Créto-Mycéniens empruntèrent aux peuples du Proche-Orient le char de combat à deux roues, mais ils le réservèrent à un usage particulier: le char servait au guerrier à se déplacer rapidement et non à bousculer les rangs de l'ennemi. A l'époque postmycénienne, le char connaîtra une importance grandissante, qui culminera au VIIIe siècle avec l'apparition d'attelages nouveaux, de trois ou même quatre chevaux. Originaire d'Orient, le cavalier armé intervient en Grèce au XIIIe siècle. Mais ce n'est qu'à la fin du VIIIe siècle que l'équitation, la cavalerie montée s'imposent devant la charrerie de guerre, traduisant dans les faits le début d'une révolution militaire et sociale.

2. Pour Will Richter, les poèmes homériques et celui d'Hésiode décrivent l'agriculture du VIIIe siècle av. J.-C. Mais celle-ci ne saurait, selon l'auteur, avoir évolué beaucoup depuis le XIIe et même le XIIIe ou le XIVe siècle av. J.-C. Dans ces conditions, R. estime légitime de recourir à l'Iliade, mais surtout à l'Odyssée et aux 'Travaux' pour dresser un tableau de la vie campagnarde à l'âge du bronze comme au début de l'âge du fer. Ce principe, qui présuppose une identification assez large de deux périodes fort différentes, demanderait à être vérifié. Il demeure que les poèmes cités peuvent fournir une très large moisson de *realia* sur les questions les plus diverses. Ainsi sont abordés successivement le problème de la propriété foncière, de l'habitat rural, du travail aux champs, celui des animaux domestiques, de la production (céréales, olives, miel), etc. La richesse des textes sur le plan documentaire est donc bien exploitée et mise en valeur. On ne peut toutefois cacher une certaine déception en voyant que dans de nombreux paragraphes de cette étude, les informations fournies par les sources archéologiques sont rejetées à la fin de l'exposé, où elles occupent un mince alinéa. Il ne serait que justice d'évoquer en plus grand nombre que ne le fait l'auteur les monuments figurés de l'époque archaïque. Ceux-ci en effet remontent à la même époque que les textes et ne sont pas moins éclairants, si l'on admet le préalable défini ci-dessus.

Un appendice, dû à W. Schiering, est plus proprement archéologique: il s'arrête aux outils en usage dans les campagnes, faux, faucille, charrue, et en décrit l'emploi. – On retire malheureusement de cet ouvrage l'impression que le philologue a consciencieusement exploré ce qui relevait de son domaine, mais de façon tout à fait traditionnelle, en se livrant au plus à quelques digressions, et que la partie archéologique est traitée en parent pauvre: l'article «Landwirtschaftliche Geräte» compte 11 pages sur un total de 162.

3. La monographie intitulée «Totenkult» embrasse un domaine très vaste. Les usages funéraires des époques mycénienne, géométrique et archaïque comptent en effet parmi les sujets les plus complexes. C'est dire que cette étude objective et raisonnable, dépourvue de partis-pris, est assurée d'un accueil favorable. L'auteur s'appuye sur une connaissance approfondie des fouilles et sur une solide documentation archéologique, sans négliger pour autant les textes, parmi lesquels l'épopée homérique occupe naturellement la place de choix. En fait, il va jusqu'à opposer ces deux sources d'informations, puisqu'il consacre la première partie du volume, la plus courte, à l'examen des rites funéraires à travers l'Iliade et l'Odyssée, et la seconde aux données archéologiques. Sa conclusion, qui rassemble les deux éléments de la comparaison, revêt une portée d'une importance considérable. A. montre en effet que les usages funéraires de l'époque mycénienne diffèrent profondément de ceux qui sont décrits par Homère. Le poète attribue au monde mycénien, cadre de son récit, des coutumes en vigueur à l'époque archaïque. Sur le point précis des rites funéraires, cette observation ne peut guère être mise en doute. Et il va sans dire que son extension à d'autres domaines s'en trouve facilitée.

Si l'on reprend les principaux thèmes traités dans ce fascicule, on se trouve en présence d'une large revue des questions les plus importantes, et souvent les plus controversées. Citons par exemple le problème que posent les traces de feu dans quelques tombes mycéniennes, et les conclusions que certains en ont tirées, notamment sur le culte des morts. Dans sa brièveté et sa précision, ce fascicule est appelé à devenir un manuel de base de l'archéologie mycénienne et archaïque. Pour une publication comme celle-ci, on peut souhaiter que de nouvelles éditions mises à jour paraissent périodiquement, de façon à

englober les données nouvelles communiquées par les fouilles (Salamine de Chypre, Erétrie, Thorikos, etc.). Il faut savoir en effet que la documentation est arrêtée à 1965.

Pierre Ducrey

Roger Dion: **Les anthropophages de l'Odyssée: Cyclopes et Lestrygons.** Essais d'Art et de Philosophie. Vrin, Paris 1969. 64 S.

Im Gefolge von Emile Mireaux findet der Vf. in den Irrfahrten des Odysseus Augenzeugenberichte aus der Kolonisationszeit. Die Kannibalen am Mittelmeer freilich, die fliessend Griechisch sprechen, müssen erfunden sein, und zwar als zielgerichtete Satire gegen die Konkurrenten der chalkidischen Kolonisation im Westen, Korinth und Megara; hatten doch die Kyklopen einen Kult am Isthmos, und Lamis hieß der Führer der megarischen Auswanderer wie Lamos der Gründer der Lästrygonenstadt. Dass Megarer je in Bonifacio auf Korsika siedelten, das evidentermassen κ 87ff. beschrieben sei, bezeichnet der Vf. freilich selbst als «pure conjecture». Die Folgezeit hat jedenfalls alsbald den antiken Rabelais (53) alias Homer nicht mehr – im Sinn von R. D. – verstanden (62f.). Sie tat wohl daran.

W. Burkert

Bruno Snell: **Tyrtaios und die Sprache des Epos.** Hypomnemata 22. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1969. 63 S. DM 14.–.

Nach dem fruchtbaren, wenn auch nicht einzig möglichen Modell vom Weg des griechischen Geistes zum Rationalen, verfolgt an der Sprache der Dichter – wo an einer bestimmten Stelle für ein bestimmtes Wort zum ersten Mal eine bestimmte Bedeutung belegt ist (39) –, bestimmt B. Snell, bewusst zuversichtlich gegenüber dem bewusst trockenen Skeptizismus der englischen Schule, im Vorstellungsbereich von *θυμός* | *ψυχή*, *ξυνὸν ἐσθλόν*, der verschiedenen Lebensformen das Neue und Eigene des Tyrtaios als eine Kombination und damit Umdeutung von homerischen Floskeln in Richtung auf psychologische Interpretation und 'geistige Intentionalität'. Verbindung von vorliegenden literarischen Formen und Gattungen wird zum Ausdruck für das neue eigene Welt- und Wertsystem des Kriegers, der seinen Thymos bewusst auf das 'Gemeinsame Gute', die Stadt, ausrichtet und für sein höchstes Opfer bei ihr unsterblichen Ruhm erwirbt (51).

M. Imhof

Giuseppe Broccia: **Tradizione ed esegesi. Studi su Esiodo e sulla lirica greca arcaica.** Paideia, Brescia 1969. 151 S. 2500 Lit.

Methodenbewusstsein ist keine Stärke der Klassischen Philologie. Obschon hier vorweg in etwas künstlicher Entgegensetzung von geistesgeschichtlicher und philologischer Methode am irreführenden Einfluss der homerischen Tradition auf die Deutung archaischer Dichtung in grundsätzlichen Überlegungen eben dieses Methodenproblem ausdrücklich gestellt wird, befriedigt erst so recht die praktische Durchführung in den folgenden Kapiteln, wo bei Hesiod an der Dialektisierung der moralischen Konzeption in den Begriffen *ἔρις*, *αἰδώς*, *νέμεσις*, *φήμη* und an der Götter- und Menschengeburt Erga 106–108, bei Archilochos an den frr. 1, 7, 112 D, bei Mimnermos an fr. 2 D am Einzelmotiv und an der Einzelstelle aus Wortbedeutung und Kontext das Neue und Besondere gegen die verfälschende Deutung aus homerischen Parallelen abgesetzt wird (vgl. aber oben zu B. Snell, Tyrtaios!). Am besten bewährt sich die rein philologische Methode dort, wo ein längerer Kontext zur Verfügung steht; in Sappho 31 LP *φαίνεταί μοι κῆνος* entscheidet sich G. Brocchia nach eingehenden Wortuntersuchungen, wie immer mit ausführlicher Bibliographie zu der über hundertjährigen Streitfrage, im Augenblick überzeugend für Liebe gegen Eifersucht.

M. Imhof

Walter de Sousa Medeiros: **Hipponactea.** Subsídios para una nova edição crítica do iambógrafo de Efeso. Instituto de Estudos classicos, Coimbra 1969. 106 S.

Am Text des Hipponax, seiner Überlieferung und seiner Wiederherstellung sind seit der Antike neben dem Literarhistoriker die verschiedensten Spezialisten interessiert und beteiligt: Scholiasten, Lexikographen, Papyrologen, Metriker. Medeiros hat gesammelt und besprochen, was seit seiner eigenen Ausgabe (Coimbra 1961) und derjenigen von O. Masson (Paris 1962) bis 1968 an kritischer Arbeit zu den einzelnen Fragmenten, mit Einschluss der 'Strassburger Epoden' und anderer Adespota, geleistet wurde, wobei vor allem auch die italienische Forschung ausgiebig zu Worte kommt. Auch wer wie der Rezensent das Portugiesische nicht beherrscht, wird die Fülle des sachlichen, bibliographischen und interpretatorischen Materials, dazu die zahlreichen brieflichen Beiträge z. B. von Latte, Lobel, Maas – um nur illustre Namen zu nennen –, ohne Schwierigkeiten ausnützen können: ein schönes Zeugnis für das wissenschaftliche Gespräch über die Grenzen von Sprache und Kulturkreis hinweg.

M. Imhof

Hans-Friedrich Bornitz: **Herodot-Studien.** Beiträge zum Verständnis der Einheit des Geschichtswerkes. De Gruyter, Berlin 1968. 241 S. DM 38.–.

Der Verf. dieser klugen und ergebnisreichen Untersuchung, die eine geringfügige Erweiterung seiner Hamburger Dissertation «Interpretationen einiger ausgewählter Exkurse im Geschichtswerk des Herodot» ist, versucht, anhand von Einzelinterpretationen verschiedener von der Forschung stark umstrittener Herodotpartien (athenische und spartanische Vorgeschichte; die Tyrannis der Peisistratiden; die Alkmeoniden; Miltiades; Kleisthenes und die Einrichtung der athenischen Demokratie; das Verhältnis von Dareios' Skythenfeldzug zum Griechenlandzug des Xerxes) die einheitliche Grundkonzeption der Historien aufzuzeigen. An zahlreichen Stellen kann der Verf. beweisen, dass scheinbar rein assoziativ angehängte Exkurse ihre thematische Funktion besitzen. Eine genaue Interpretation aller *αἰτίη*-Stellen bei Herodot führt zur Analyse des Einleitungskapitels. Dass das «Schlusskapitel» (9, 122) in einem inneren Zusammenhang zum Kyros-Logos und damit zum Gesamtwerk steht, kann man dem Verf. glauben; damit ist aber noch nicht erwiesen, dass das Kapitel das gewollte Ende des Werkes darstellt. – Die Untersuchungen richten sich in erster Linie gegen den Hauptvertreter der Schichtungstheorie, Felix Jacoby(RE Suppl. Bd. II 205–520), wobei vielleicht der Begriff der «Grundkonzeption Herodots» noch subtiler hätte gefasst werden müssen: hatte Herodot bei seinen Reisen und seiner Materialsammlung wirklich schon die *einheitliche* Grundkonzeption, die wir Bornitz für den Zeitpunkt, da Herodot sein Werk zu schreiben *begann*, zugestehen können? H. R. Breitenbach

Henry R. Immerwahr: **Form and Thought in Herodotus.** Philol. Monograph 23 publ. by the American Philol. Association, Cleveland 1966. 374 S. $ 7.50.

Nach den eigenen Worten des Verf. soll das Buch zwei Zwecke erfüllen: einmal soll es als Führer und Begleiter durch das Werk Herodots dienen, dann die Einheit der Historien in Stil, Aufbau und historischer Schau herausarbeiten. Die einzelnen Kapitel handeln vom Thema des Werkes, von seinem Stil und Aufbau, von den Kompositionseinheiten, von den historischen Anschauungsformen («patterns of history») sowohl der Geschichte des Ostens wie des Westens, von den Schlachten der Perserkriege und – der Abschluss – von Geschichte und Naturordnung. Die Stärke des Buches liegt in seinen wohlüberlegten, klugen Einzelinterpretationen, der Herausarbeitung der Verflechtung einzelner auch weit auseinanderliegender Teile miteinander, den zahlreichen auch drucktechnisch anschaulichen Übersichten, der Literaturkenntnis und den ausgezeichneten, die Arbeit sehr erleichternden Indices, seine Schwäche in der wohl allzu starken Betonung des strukturellen Elementes («*αἰτίη*-section», «campaign-*λόγος*», «escape-section» usw.) und in der Unterschätzung der geographisch-ethnologischen Teile des Werkes. Doch wenn das zweite Ziel, die Einheit der Historien zu beweisen, vielleicht nicht für alle Leser erreicht wird, so jedenfalls das erste, Führer zur Herodotlektüre zu sein: kein Herodotleser wird Immerwahrs Buch missen können.

H. R. Breitenbach

Die hippokratische Schrift «Über die heilige Krankheit». Herausgegeben, übersetzt und erläutert von *Hermann Grensemann.* Ars medica, 2. Abt. Bd. 1. De Gruyter, Berlin 1968. XIV, 126 S. DM 42.–.

Die neue Reihe 'Ars medica' des Instituts für Geschichte der Medizin der FU Berlin wird sinnvoll mit einer Ausgabe von De morbo sacro eröffnet, der ältesten Urkunde, in der sich die wissenschaftliche Medizin grundsätzlich von Aberglauben und Charlanterie abgrenzt. In der Einleitung behandelt G. kenntnisreich die Stellung der Schrift in ihrer Zeit (5–31). In der umstrittenen Frage des Verhältnisses zu De aere neigt er trotz anerkannten Schwierigkeiten zur Annahme der Identität der Verfasser, zugleich weist er aufschlussreiche Parallelen zu den Krankheitsbeschreibungen knidischer Schriften nach. Die Übersicht über die handschriftliche Überlieferung (31–55), für die sich G. auf Riviers grundlegende Untersuchung stützen konnte, ist durch die Testimonia der indirekten Bezeugung ergänzt. Beide sind im Apparat erstmals voll vorgelegt, mit einigen überflüssigen Orthographica. In der Herstellung des schwierigen Textes wird man der Wahl zwischen den beiden Haupthandschriften (Vindob. und Marc.), zu denen von 8,2 an der von Rivier neu herangezogene Corsinianus tritt, meist zustimmen, seltener den eigenen Änderungen des Herausgebers. Willkommen ist die neu eingeführte Paragraphengliederung, die das Zitieren erleichtert. Für die Übersetzung hatte G. in Diller (Rowohlts Klassiker 1962) und Müri (Der Arzt im Altertum³ 1962) treffliche Vorgänger; seiner eigenen möchte man etwas mehr Präzision wünschen (vgl. z. B. 1, 30. 32. 41; 17, 6). Die Erläuterungen beschränken sich darauf, den Gedankengang nachzuzeichnen (92–107); den fehlenden Kommentar ersetzen sie nicht. Doch hat G. den Grund gelegt, auf dem die weitere Arbeit aufbauen kann. Eine wertvolle Hilfe dafür ist der beigegebene Wortindex. F. Heinimann

Markwart Michler: **Das Spezialisierungsproblem und die antike Chirurgie.** Huber, Bern 1969. 88 S. Fr. 18.–.

Der Verf. sucht die wissenschaftliche Spezialisierung am Modell der antiken Chirurgie nach ihren Entstehungsbedingungen und Zukunftsaussichten zu klären. Im ersten Teil verfolgt er die Entwicklung der hellenistischen Chirurgie, zu der er vor kurzem eine kommentierte Fragmentsammlung vorgelegt hat (Die alexandrinischen Chirurgen, Wiesbaden 1968), zum wissenschaftlichen Spezialfach: Nach einem verheissungsvollen Ansatz bei Erasistratos scheiterte sie, da die vorherrschende Humoralpathologie mit ihrer ganzheitlichen Betrachtung Krankheiten einzelner Organe und dementsprechende lokalistische Behandlung ablehnte. In der Praxis waren freilich längst Chirurgen und immer mehr auch andere Spezialärzte tätig. Man könnte ergänzend darauf hinweisen, dass die Frage der beruflichen Spezialisierung auch in der politischen Theorie erörtert wurde, deren Idealstaatsentwürfe seit dem 5. Jh. weitgehende Arbeitsteilung forderten, da sich nur so auf jedem Gebiet das Beste erreichen lasse (Plat. Rep. 2, 369Bff.; 3, 394Eff.; Plat. Leg. 8, 846Dff.; Isocr. 11, 16ff.; Xen. Cyr. 2, 1, 21; 8, 2, 5f.; vgl. schon Hdt. 2, 164ff. über den ägyptischen 'Ständestaat' und Hippodamos bei Ar. Pol. 1267 b 30ff.). – Im zweiten Teil zeigt M. einleuchtend, wie Galens Naturbegriff, der als Ziel der Behandlung nur die *restitutio in integrum* anerkennen konnte, die Entwicklung einer operativen Chirurgie verhinderte, da er einzig die Entfernung 'widernatürlicher' Tumoren zuliess. M. vermutet, dass noch die subalterne Stellung, die der Chirurg in der mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Medizin hatte, auf Galens mangelndes Verständnis für dieses Fach zurückzuführen sein dürfte. F. Heinimann

C. J. de Vogel: **Philosophia.** Part I: Studies in Greek philosophy. Van Gorcum, Assen 1970. 451 S. Hfl. 49.–.

Die Verfasserin legt Vorträge, Studien und Rezensionen aus der Zeit seit 1947 vor, welche teilweise überarbeitet sind oder erstmals in dieser Sammlung erscheinen. Der Inhalt ist in 18 Kapitel gegliedert und umfasst die Themenkreise Pythagorica, Socratica, Platonica, Aristotelica, Praeneoplatonica, Neoplatonica und East and West. Der Hauptteil der Untersuchungen wird unmittelbar oder mittelbar von der Frage nach der Einheit des Platonismus von seinem Gründer bis Plotin bestimmt. Die Beweisführungen sind oft in aristotelischer Weise durch einen kritischen Rückblick auf die Problemgeschichte eingeleitet. Ein zugriffiger und von bon sens geleiteter Scharfsinn macht sie zu einer fesselnden Lektüre. Gelegentlich mag sich der Leser fragen, ob die aporetische und mythologische Darstellungsform Platons von der Interpretation nicht überfordert werde.

Überzeugend ist die Darstellung der platonischen Theologie und ihrer systematisierenden Auslegung durch Mittel- und Neuplatoniker, ebenso das vorsichtig bestimmte Verhältnis des Demiurgen im Timaios zu Ideen und Weltseele. Die Idealzahlen versteht die Verfasserin in Übereinstimmung mit L. Robin als über den Ideen stehende Wesenheiten; sie gewinnt dadurch für Platon eine hierarchische Gliederung der übersinnlichen Welt, welche von seinen Nachfolgern nur ausgebaut zu werden brauchte. Dass die kaiserzeitlichen Platoniker die Philosophie des Schulgründers zutreffend ausgelegt haben, ergibt sich als zentrale These der Sammlung. F. Wehrli

Andreas Graeser: **Probleme der platonischen Seelenteilungslehre.** Überlegungen zur Frage der Kontinuität im Denken Platons. Zetemata 47. Beck, München 1969. 117 S. DM 20.–.

Die Probleme, welche der Vf. durch seine so behutsamen wie eindringenden Interpretationen einer Lösung näher bringt, werden durch den Gegensatz zwischen dem Dualismus im Phaidon und Gorgias und den trichotomischen Seelenvorstellungen in Politeia, Phaidros und Timaios gestellt. Er rechnet unter Zurückstellung des Entwicklungsprinzips mit einer Anzahl gleichbleibender Grundanschauungen Platons, von welchen entsprechend der jeweiligen Thematik verschiedene Aspekte sichtbar gemacht würden. Dabei lasse sich eine durchgehende Beziehung zu ontologischen, erkenntnistheoretischen und ethischen Aussagen feststellen.

Dass die Einheit der Seele, welche im Phaidon dem Leib in schroffer Antithese entgegengestellt wird, nicht absolut gelte, beweist die stillschweigende, aber offenkundige Unterscheidung von seelischen Funktionen, welche der Vf. in Phaidon und Gorgias feststellt, und zur Bestätigung wird anderseits in der Politeia das Zusammenwirken der Seelenteile zu einer Ganzheit verlangt. Ausserdem zeigt eine Anzahl von Äusserungen im Phaidros, dass der Dualismus von Seele und Leib auch durch eine volle Differenzierung des Seelischen nicht ausgeschlossen wird. – Die Psychologie des Timaios erhält durch ein weiteres Auseinandertreten der Seelenteile eine gewisse Sonderstellung gegenüber Politeia und Phaidros, und diese ihrerseits erweist sich als ontologisch bedingt. An Stelle der Ideen ist hier der Kosmos

als Gegenstand der Betrachtung getreten, welcher jedoch keine Erkenntnisse für das sittliche Handeln gewährt wie jene. Dieser Verlust einer metaphysischen Begründung der Ethik bereitet die aristotelische Autonomie der praktischen Vernunft vor. F. Wehrli

Bernd Effe: **Studien zur Kosmologie und Theologie der Aristotelischen Schrift 'Über die Philosophie'.** Zetemata 50. Beck, München 1970. 174 S. DM 28.–.

In eingehender Auseinandersetzung mit früheren Rekonstruktionsversuchen von De philosophia klärt E. eine Anzahl von Fragenkomplexen ab, und überdies gelingt es ihm, das Quellenmaterial um einige wichtige Texte zu vermehren. Mit guten Gründen verzichtet er dagegen auf einen Versuch, die kosmische Theologie der Schrift umfassend darzustellen. Den zum Teil schon von älteren Interpreten beobachteten Beziehungen zu den aristotelischen Pragmatien liest E. wohl zutreffend Übereinstimmung in den grundlegenden Anschauungen ab; für die Annahme einer philosophischen Entwicklung des Autors liefert die Schrift in diesem Falle keine Argumente.

Ein Hauptthema bildet nächst der Ewigkeit der Welt die transzendente Gottheit als unbewegter Beweger sowie ihre Beziehung zur Eigenbewegung der beseelten Gestirne. Der astraltheologische Bericht Ciceros (De natura deorum II 15, 42–16, 44) wird von E. wegen seines stoisierenden Charakters mit Recht zurückhaltend bewertet. Um so mehr Gewicht erhält für ihn dadurch die Polemik gegen Platons Theorie der Seele als Bewegungsursprung, welche Macrob (Comment. in Somnium Scipionis II 14, 2–23) als aristotelisch referiert. Dass sie aus De philosophia stamme, wie E. annimmt, ist nicht unwahrscheinlich, dagegen lässt sie die von ihm behauptete Ausrichtung auf den Kosmos nicht erkennen. Nach Macrobs Zeugnis (II 13, 6 und 14, 2) wendet sie sich denn auch gegen die Unsterblichkeitsbeweise des Phaidros statt gegen die Astraltheologie der Nomoi. Dass Aristoteles sich in De philosophia um eine einheitliche Theorie der Himmelskinetik, von welcher er auch in den Pragmatien weit entfernt ist, bemüht habe, wäre ohnehin wenig glaubhaft. F. Wehrli

Lettre d'Aristote à Alexandre sur la politique envers les cités. Texte arabe établi et traduit par *J. Bielawski*, commentaire de *M. Plezia*. Polskiej Akademii Nauk. Wroclaw/Warszawa/Krakow 1970. 205 S. 50 zl.

Die Publikation beruht auf einer in Istanbul aufgefundenen Handschrift und schliesst sich an eine Anzahl von Arbeiten an, welche M. Plezia zum Teil gemeinsam mit J. Bielawski im letzten Jahrzehnt über den angeblichen Brief des Aristoteles veröffentlicht hat. Als Einleitung gibt J. Bielawski einen Überblick über die Geschichte des Echtheitsproblems, für welchen ihm die 1968 erschienene Veröffentlichung über das gleiche Thema von S. M. Stern (vgl. Mus. Helv. 27 [1970] 183) anscheinend noch nicht zur Verfügung stand. Während Stern mit den meisten früheren Kritikern den Brief als Fälschung beurteilt hat, neigt M. Plezia in seinem Kommentar zur Anerkennung seiner Echtheit. Er beschränkt sich aber auf die Erklärung, wenn jene auch nicht zwingend bewiesen werden könne, so sei das Sendschreiben jedenfalls ein literarisches und psychologisches Meisterwerk der rhetorischen Alexanderliteratur. F. Wehrli

Callimachi Hymnus in Dianam. Introduzione, testo critico e commento a cura di *Fritz Bornmann*. Biblioteca di Studi Superiori 55. La Nuova Italia, Firenze 1968. LXIV, 148 S. 2800 Lit.

Gerade an einer Dichtung, der meist Uneinheitlichkeit und übermässige Befrachtung mit Gelehrsamkeit vorgeworfen wird, sucht F. Bornmann die Arbeitsweise des Kallimachos exemplarisch darzustellen. Eine ausgezeichnete analytische Inhaltsübersicht erschliesst die motivischen und strukturellen Elemente in ihrem Zusammenspiel (introd. XXVIff.). Die Einheit liegt in der «neuen poetischen Technik», wie sie vor allem in den Aitia vertreten ist – Bornmann datiert den Artemishymnus in vorsichtiger Vermutung spät, da auf die Hymnen 2 und 4 Bezug genommen werde und für V. 161 anscheinend Ait. fr. 24–25 Pf. vorauszusetzen sei (introd. VIIff.). Diese Technik bemächtigt sich nun im Artemishymnus der verschiedenen Aspekte der Hymnentradition bei steter Variation, überraschender Kombination und ungewohnter Gewichtung (introd. XIIff.). Grundlage dieser Beurteilung ist der präzise, doch im Verhältnis zur Komplexität des Textes knapp gehaltene Kommentar, dessen Hauptanliegen es ist, den stil- und motivgeschichtlichen Ort der Wörter und Wendungen möglichst differenziert zu bestimmen, also die kallimacheische Diktion nach ihrer Relation zu den Vorlagen zu interpretieren. Die Pfeiffersche Textgestaltung ist übernommen; die alten Korruptelen und Erklärungslücken bleiben bestehen. A. Knecht

Thomas G. Rosenmeyer: **The Green Cabinet – Theocritus and the European Pastoral Lyric.** University of California Press, Berkeley/Los Angeles 1969. XII, 351 pp. 91 sh.

Le titre est tiré d'un poème de Spenser, qui a lui-même emprunté l'expression au 'vert

cabinet' de Marot, dans son 'Eclogue au Roy'. Le ton est ainsi donné. Il ne s'agit pas d'une étude philologique au sens étroit du terme, encore que l'auteur soit un spécialiste des littératures classiques, mais d'un ouvrage aux dimensions européennes. Il fait assurément la part belle aux Anglo-Saxons, mais il n'accorde pas moins une large place à la littérature française, entre autres, de Ronsard à Camus, Sartre et Roland Barthes. Le philologue classique est surtout intéressé par l'interprétation de l'œuvre de Théocrite, et la méthode comparative éclaire souvent celle-ci d'un jour nouveau. En ce qui concerne les sources de la poésie pastorale, l'auteur ne croit pas à une origine extra-littéraire et populaire en dépit des études de R. Merkelbach (qu'il semble ignorer) et D. Petropoulos (parues en 1956 et 1957). Il ne croit pas non plus que la poésie pastorale de Théocrite ait une source littéraire directe. Au travers d'influences secondaires, le poète a créé un genre nouveau, dont le fond et la forme lui permettaient d'exprimer une manière de concevoir l'homme dans son univers. Or, cette conception est épicurienne. – En résumé, un beau livre enrichissant, dont ces quelques lignes ne sauraient rendre compte, car il témoigne d'une extraordinaire culture; il présente néanmoins le défaut inhérent à toute tentative de systématisation, si nuancée soit-elle.

André Kurz

Tomas Hägg: **Narrative Technique in Ancient Romance.** Studies of Chariton, Xenophon Ephesius, and Achilles Tatius. Acta Instituti Atheniensis Regni Sueciae, Series in 8°, VIII. Stockholm 1971. 376 S.

Der Vf. ist der strukturalistischen Betrachtungsweise verpflichtet und sieht ausdrücklich davon ab, seine Ergebnisse für die chronologische Beziehung zwischen den drei untersuchten Werken oder vollends allgemein gattungsgeschichtlich auszuwerten. Der erste Hauptteil des Werkes, «the narrative form» überschrieben, beginnt damit, das Verhältnis zwischen Handlung und kalendarischer Zeit zu untersuchen. Für die darauf folgende Unterscheidung zwischen «scene» und «summary» kann sich der Vf. auf die antiken Begriffe *μίμησις* und *ἁπλῆ διήγησις* berufen, und ein damit verwandtes Gegensatzpaar sind seine «points of view», die Gesichtswinkel des Erzählers und des Romanhelden. Den Schluss des ersten Hauptteils bildet eine Untersuchung der Disposition nach «parallel action and alternation technique» sowie ein das Anfangsthema aufnehmender Abschnitt «time and action». Der zweite Hauptteil ist vollständig den Formen des «internal reference system» gewidmet, d. h. dem die Erzählung durchsetzenden Rückblick und der ebenfalls häufigen Vorschau. Im dritten und zugleich letzten Hauptteil werden einige Vergleiche zwischen Roman und älteren Gattungen der Erzählung, insbesondere dem Epos, auf Grund der gewonnenen Kriterien gezogen.

Die Auswahl dieser Kriterien, ihre Anordnung und Fruchtbarkeit sollen hier nicht kritisch beleuchtet werden. Dass es dem Vf. nicht gelingt, eine Vorstellung von der Gesamtstruktur der drei behandelten Romane zu vermitteln, liegt zunächst an seiner isolierenden, mit Vorliebe auf die Häufigkeit der einzelnen Formelemente gerichteten Betrachtungsweise. Es mag sein, dass er seine mühevollen Untersuchungen als blosse Vorarbeit für spätere Studien betrachtet, welchen er vorbehält, den Blick von den Teilen aufs Ganze zu richten.

F. Wehrli

1. *Daniel Babut:* **Plutarque et le stoïcisme.** Publication de l'Université de Lyon. Presses Universitaires de France, Paris 1969. 598 S. 60 F.
2. **Plutarque: De la vertu éthique.** Introduction, texte, traduction et commentaire par *D. Babut.* Bibl. de la Fac. des Lettres de Lyon 15. Les Belles Lettres, Paris 1970. 189 S.

1. B. kennt Plutarch durch und durch, Moralia wie Vitae, und erstaunlich ist seine Kenntnis auch der Literatur über Plutarch bis zu abliegenden deutschen Dissertationen. Da muss natürlich die These des zweigeteilten Bandes ([anti]stoisierende Werke Plutarchs, Stoiker und stoische Dialogfiguren einerseits, Plutarchs «stoische Vision» der Welt andererseits) genau überlegt werden: Die These, dass Plutarch antistoisch ist nicht nur in den polemischen Hauptwerken Comm. notit. und Stoic. repugn., sondern überall in seinen Schriften und Lehren. Letzteres wurde oft bestritten, aber B. ist bei der Verteidigung seiner These nie verlegen, und etwas Richtiges liegt darin, dass Plutarch mehr dualistisch ist, Göttliches und Menschliches nicht so nahe verbunden sieht wie der Stoiker, dass er auch von der tiefen menschlichen Versehrtheit sprechen kann. Aber darin die bewusste Kohärenz des Systems zu sehen, geht zu weit. Plutarch adaptiert alles, was ihm sympathisch ist. Und etwa die verschiedenartige Beschreibung der Geistererscheinungen in den Vitae darf nicht zu einer Entwicklung der (breit ausgeführten) Dämonentheorie ausgenutzt werden; solches ist aus den historischen Vorlagen übernommen. Bei der Stoa ärgert Plutarch insbesondere das Geistreich-Spitzfindige der Logik (für die er kein Organ hat) und die provokatorische Radikalisierung der Formulierungen. – Das Werk von B. ist angesichts der sonstigen ars longa

viel zu umfangreich, Wiederholungen und lange Paraphrasen und Übersetzungen von Stücken, die für die These unwichtig sind oder sie vergessen lassen, hätten wegbleiben können, es fehlt dafür z. B. die genauere Interpretation der «dualistischen» Kap. 19f. von De E apud Delph. Paul Maas meinte, philologische Arbeiten seien üblicherweise fünfmal länger als nötig.

2. Eine dankenswerte Edition. Der Apparat nach Pohlenz. Wo B. in den nicht zu häufigen Fällen (doch S. 95 viermal) von den neuern Textvorschlägen abweicht, ist er in der Regel im Unrecht (er möge Zeno fr. 235 Arn. aus Plutarch beherzigen). Auch da hätten die hin und her gehenden Erwägungen über die Disposition von Virt. mor. gekürzt werden können. Wo B. verhältnismässig ausführlich – und hier mit Grund – die Poseidoniosfrage erörtert (mit Glück S. 63f.), gelangt er schliesslich in eine Sackgasse. Dass poseidonische Gedanken vorhanden sind, ist sicher (über Andronikos nach Ringeltaube; auch Eudor von Alexandria könnte sich anbieten); B. aber konzediert höchstens traditionelle Gemeinplätze oder glaubt gar, dass alles schon bei Plato und (sekundär) bei Aristoteles vorgekommen sei (S. 65f. 74). Dies nun die unerwünschte Folge der These, die, wie dabei ersichtlich, Plutarch auch nicht an den kaiserzeitlichen Platonismus anschliessen will. W. Theiler

Hans Buchner: **Plotins Möglichkeitslehre.** Epimeleia 16. Anton Pustet, München 1970. 154 S. DM 26.–.

In seinem Buche 'La philosophie de Plotin' (1928) sieht E. Bréhier in der engen Verbindung zweier Probleme das Hauptanliegen dieses Philosophen, nämlich des «problème religieux, celui de la destinée de l'âme» und des «problème philosophique, celui de ... l'explication rationnelle de la réalité» (S. 23). B. 12 wirft Bréhier und andern zu Unrecht vor, sie hätten nur die religiöse Frage gesehen. Auch gegenüber August Faust, Der Möglichkeitsgedanke I (1931) wird ständig polemisiert, besonders gegen die Mehrdeutigkeit des Begriffes *δύναμις* (S. 56), obschon die sorgfältigen Untersuchungen B.s über Plotins Umdeutungen der aristotelischen Begriffspaare *δύναμις – ἐνέργεια* und *δυνάμει – ἐνεργείᾳ* den «merkwürdig schwankenden Sprachgebrauch» (Faust 355) Plotins bestätigen. Die aristotelische Bedeutung von *δύναμις* = Potenz, die bei Plotin der je untern gegenüber der je obern Stufe zukommt, wechselt ab mit der vorphilosophischen Bedeutung von *δύναμις* = Kraft, die nun gerade umgekehrt der je obern Stufe gegenüber der je untern zugebilligt wird. B.s Buch ist nicht, wie er selbst will, eine Widerlegung, sondern erfreulicherweise eine willkommene Ergänzung von Fausts umfassender Arbeit. H.-R. Schwyzer

Porphyry: The Cave of the Nymphs in the Odyssey. A revised text with translation by Seminar Classics 609, State University of New York at Buffalo. Arethusa Monographs I. Buffalo 1969. XI, 43 S. $ 1.80.

Der Text dieser Schrift beruht auf zwei voneinander unabhängigen Hss., nämlich einer Miscellan-Hs. V und einer Odyssee-Hs. M, an deren Rand der Porph.-Text steht. Die editio princeps des Janos Laskaris (Rom 1518) stützte sich auf V; M dagegen wurde erst von Hercher im Anhang zu seinem Aelian (Paris 1858) herangezogen. Die weiteren vier Herausgeber (drei vor, einer nach Hercher) haben keine Hss. angesehen. Da die editio princeps keinen kritischen Apparat enthält, V aber nie wieder verglichen wurde, wusste niemand, auch Hercher nicht, was in V überliefert und was Konjektur von Laskaris ist. Das hat sich jetzt geändert. Vier Teilnehmer an dem auf der Titelseite genannten Seminar, nämlich *John M. Duffy, Philip F. Sheridan, Leendert G. Westerink, Jeffrey A. White,* von denen Westerink durch seine verschiedenen Neuplatonikerausgaben rühmlich bekannt ist, haben V und M neu verglichen. Als Ergebnis der Zusammenarbeit, welche die Herausgeber bescheiden eine Übung in Editionstechnik nennen, haben wir die erste kritische Ausgabe dieser Schrift vor uns. – Ein paar Beispiele, wo Laskaris (L) zu Unrecht geändert hat und damit die richtige Lesart von V verschüttet blieb (S = neue Ausgabe, N = Nauck, Leipzig 1886): p. 6, 2 S = p. 58, 1 N *πλάσμα* VM: *πλάσματα* L; 6, 14 S = 58, 16 N *μυστικῶν* VM (et coni. Nauck): *μυθικῶν* L; 10, 21 S = 62, 5 N *τὴν εἰκόνα* VM: *ταύτην τοίνυν τὴν εἰκόνα* L ex Plat.; 14, 9 S = 64, 19 N *αἳ συναντῶσι* VM: *αἱ συναντῶσαι* L; 18, 9 S = 68, 4 N *ἐριβομβέων* VM: *ἐριβόμβων* L (also in GEL *ἐριβομβής* als *ἅπαξ εἰρημένον* aufzuführen statt *ἐρίβομβος*); 20, 23 S = 70, 13 N *Νάξῳ* (Lokativ) VM: *ἐν Νάξῳ* L; 22, 24 S = 72, 3 N *φησι* V (et coni. Hercher): om. M *φασι* L (mit *φησι* scil. *ὁ Νουμήνιος* wird ein neues Numenios-Frg. gewonnen, das in der Sammlung von Leemans fehlt). – Aber auch richtige Konjekturen von Laskaris wurden für Überlieferung gehalten, z. B. 14, 10 S = 64, 20 N *ἐμφάσεις* L: *ἔμφασις* VM; 14, 32 S = 65, 22 N *παρὰ* L: *περὶ* VM; 18, 22 S = 68, 21 N *εἰς γένεσιν* L: *γένεσιν* VM; 20, 24 S = 70, 14 N *ἱλεουμένων* L: *ἱλεούμενον* VM; 22, 11 S = 71, 11 N *λέοντα* L: *λέοντος* VM. – Auch die Nachprüfung von M hat Neues gebracht, so z. B. 6, 4 S = 58, 3

N ὧν M: om. V (sed testatur antea) ὡς L; 32, 10 S = 79, 15 N κάρψαντα M: κόψαντα V κολάσαντα Ruhnken. – Von den Konjekturen der Herausgeber sind erwähnenswert: 12, 1 S = 62, 19 N ἀφανῶν: ἀσφαλῶν VM ἀσαφῶν L; 18, 26 S = 69, 3 N ⟨τῶν⟩ ἐν; 22, 30 S = 72, 11 N ἀπογένεσιν: αὐτογένεσιν V τὴν γένεσιν M; 24, 14 S = 73, 9 N Καύτου: κατ' αὐτοῦ V κατὰ τοῦ M κατ' αὐτὸν ἡμισφαιρίου L (diese Erfindung von Laskaris erscheint im GEL als Belegstelle für ἡμισφ.). Kautes und Kautopates (auf der nächsten Zeile ergänzt) heissen die beiden Fackelträger des Mithras, zwei paläographisch und religionsgeschichtlich überzeugende Konjekturen. – Andere Vorschläge leuchten weniger ein: 6, 28 S = 59, 10 N αὐτοσυμφυὴς als Dublette zu αὐτοφυὴς zu streichen, ist zu billig; kein Abschreiber erfindet ein ἅπαξ εἰρημένον; αὐτοσυμφυὴς ist vielmehr Korrektur; ich schreibe daher: αὐτο⟨συμ⟩φυὴς δὲ ὁ κόσμος καὶ [αὐτοσυμφυὴς] προσπεφυκὼς τῇ ὕλῃ.18, 14 S = 68, 11 N das Aktiv παρίστησιν ist nicht besser als das überlieferte Medium παρίσταται. 18, 20 S = 68, 18 N ἐπὶ ⟨τῆς δι'⟩ ἡδονῆς εἰς γένεσιν καταγωγῆς ist nicht besser als frühere Vorschläge; überliefert ist καταγωγ (endungslos) VM; richtig ist ἐπὶ ἡδονῆς ... καταγωγοῦ (Adj.) – Einmal setzen die Herausgeber ein Kreuz: 20, 6 S = 69, 16 N ἀκούων kann in der Tat nicht richtig sein. Ich versuche: ὁ τὴν γένεσιν λεληθότως ἀκονῶν 'das Werden heimlich fördernd'. H.-R. Schwyzer

1. *Friedrich W. Cremer:* **Die chaldäischen Orakel und Jamblich de mysteriis.** 2. *Otto Geudtner:* **Die Seelenlehre der chaldäischen Orakel.** Beiträge zur Klassischen Philologie 26; 35. A. Hain, Meisenheim am Glan 1969; 1971. 165; 78 S. DM 32.–; DM 18.60.

Zwei wertvolle Kölner Dissertationen. Cremer geht originellerweise nicht von den Orakeln aus, sondern von Jamblichs, des Verfassers auch eines verlorenen Orakelkommentars, Werk De mysteriis, wo zwar Orakelverse fehlen, dafür, wie ausserordentlich subtil und nur selten übertreibend nachgewiesen wird, die Formulierungen möglichst an die «chaldäische Bibel» anknüpfen, auch wenn gar nicht eine eigentlich chaldäische Lehre vertreten wird. Die dichte, zitatenreiche Darlegung berührt schliesslich alle Hauptteile des Systems, Theologie, Dämonologie und Angelologie, Psychologie.

Nur auf den letzten Komplex oder einen Teil davon, Fall und Aufstieg der Seele und des Astralleibes, geht die klare, sympathische Behandlung von Geudtner ein mit dem Blick auf verwandte Gedanken. Diese und andere Vorarbeiten, besonders natürlich das grosse Werk von H. Lewy, Chaldaean Oracles and Theurgy (Kairo 1956) erlauben nun allmählich eine durch sie entlastete Neuinterpretation und Neuordnung der Orakel, deren mystifikatorischer Dichter, Julian der Theurg unter Mark Aurel, auch Prosakommentare dazu verfasste, so Ὑφηγητικά (darüber Cremer 86ff.). Beizuziehen ist jetzt P. Hadot, Porphyre et Victorinus (Paris 1968); er erweist die Nachwirkung der Orakel im Turiner Parmenideskommentar des Porphyrios, der, ewig schwankend, ihnen damals nicht mehr so vorbehaltlos gegenüberstand wie in seinem früher verfassten Orakelkommentar, und, durch auch nicht erhaltene porphyrische Schriften vermittelt, bei Marius Victorinus. Eine kleine Ergänzung in Revue internat. de philos. 1970, 290ff., wo die Kenntnis der Orakel bei Plotin gesichert wird. Die manchmal schon vor der porphyrischen Systematisierung unheimlich 'neuplatonischen' Stücke der Orakel (kannten sie schon neben dem magisch-theurgischen den philosophischen Heilsweg?) werden ebenso wie das orientalisierende Kolorit besondere Beachtung finden müssen. [Nachtrag: Eben erschien Oracles chaldaïques, texte établi et traduit par Ed. des Places, Les Belles Lettres, Paris 1971] W. Theiler

Michael Wegner: **Untersuchungen zu den lateinischen Begriffen socius und societas.** Hypomnemata 21. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1969. 118 S. DM 18.–.

L'auteur n'anticipe pas sur le Thesaurus L. L., mais il en utilise le matériel qu'il a groupé autour de trois centres: *socius* (et son dérivé *societas*) dans l'emploi courant, dans la vie transactionnelle, et en politique extérieure. Le *socius* est le partenaire d'une association librement consentie pour obtenir un avantage dont il tire un profit individuel. Sur le modèle du *consortium*, patrimoine indivis exploité en commun par les fils du défunt, la *societas omnium bonorum*, unissant les biens propres de ses membres, reçut une protection juridique. En politique extérieure, *socii* s'applique aux communautés étrangères, alliées. Après la guerre d'Hannibal, les rapports réels entre partenaires ne correspondaient plus à la signification originelle de *socius* et de *societas*. Les 'alliés', incapables d'avoir une politique indépendante, même autonomes, étaient des sujets, tout au plus, idéologiquement, des protégés de Rome (cf. Cic. Off. 2, 26: ... *patrocinium orbis terrae*). Un appendice est consacré à la locution *socii ac nomen Latinum* qui distingue les Latins des alliés, malgré l'ambiguïté de Tite-Live: *socii nominis Latini*, où les deux notions sont confondues (nous dirions: contaminées; cas analogue: *patres conscripti*).

Le travail pâtit d'une certaine disparate due à des références quasi lexicologiques qui interrompent l'exposé. Quelques repères chronologiques remettent de l'ordre. L'ensemble

se tient et rendra attentif aux origines de réalités qui ont fait fortune, ne serait-ce que par le mot 'social'. Correction typographique non impeccable. Jean Béranger

Ciceronis Epistularum fragmenta. Collegit apparatu critico et exegetico instruxit *Christina Weyssenhoff*. Polska Akademia Nauk, Oddział W Krakowie Prace komisji filologii klasycznej, Nr. 9. Warszawa 1970. 115 S. 24 zl.

Les fragments de la Correspondance de Cicéron sont réédités fondamentalement, avec des adjonctions, mais aussi après élimination (justifiée) d'intrus naturalisés par un conservatisme somnolent. Un historique situe la position de l'auteur, Christina Weyssenhoff. Les textes ont été revus, expurgés des conjectures inutiles. Un apparat critique contient les leçons des éditeurs, et un commentaire exégétique, à part, replace le fragment dans son cadre philologique et historique. Une chronologie pratique permet de rejoindre le déroulement du temps et de repérer le passage intéressant. Une concordance, des *indices* (mots, noms propres, auteurs), une bibliographie enrichissent le volume et en font un instrument de travail indépendant.

Ecrit en un latin élégant et clair, favorable à la diffusion au-delà des frontières nationales, cet ouvrage excellent constitue un apport indispensable à la connaissance des Lettres de Cicéron et de leur répercussion dans la tradition antique. Jean Béranger

Catulli Carmina. Ed. *H. Bardon*. Collection Latomus vol. 112. Bruxelles 1970. 229 p. 375 frs. b.

Après une courte introduction sur l'homme et l'œuvre – tenant compte des derniers travaux – l'auteur nous présente le texte de Catulle accompagné d'un apparat critique fort détaillé; en regard une traduction française renouvelée, accompagnée de brèves notes expliquant les noms propres, telle coutume ou commentant l'établissement du texte.

M. Bardon insiste sur la complexité d'une tradition manuscrite qu'on eut tort de ramener à deux branches d'un seul archétype. Tout en suivant les principaux mss. habituels, il redonne de l'importance à D qu'il fait dériver ainsi que T (pour le c. 62) et les corrections de R d'un archétype différent du célèbre Veronensis. Il cite aussi nommément le ms. de Leningrad et l'Ambrosianus M 38 sup. (A), tous deux du XVe siècle, et reprend par ailleurs les groupes établis par Mynors dans la masse des Itali. Rappel de nombreuses conjectures humanistes ou modernes. – La traduction renonce aux «fausses pudeurs» et gagne par là en vigueur; elle réagit aussi, selon l'auteur, contre les versions trop littérales et incolores de la collection Budé, et tente de recréer le climat de l'original. Avouons là notre déception: les idées sont rendues, mais de la musicalité ou des brusques arrêts du vers latin, rien ne passe dans la prose française. Et que dire d'une «étoffe brodée d'antiques figures des humains» (64, 50) ou d'Alfénus «sans mémoire, infidèle à une camaraderie unanime» (25, 5)? Je ne crois pourtant pas Catulle impossible à transposer. J.-P. Borle

Henry Bardon: **Propositions sur Catulle.** Collection Latomus vol. 118. Bruxelles 1970. 159 p. 300 frs. b.

Issu d'un enseignement à l'Université Libre de Bruxelles en 68–69, l'ouvrage s'attache librement à quelques problèmes catulliens. A propos du style, des thèmes, de la poétique, révélateurs du tempérament, M. Bardon cite rapidement les études antérieures, prend parti avec pondération, mais détermination ou propose des solutions nouvelles. – Sans se fier aux repères chronologiques fallacieux, il faut atteindre l'homme en son existence poétique, la seule sûre. Les formes rares – malgré peu d'archaïsmes – les contrastes explosifs, les multiples interrogations, le choix des images prouvent l'anxiété, les obsessions, la sensualité – et cela est valable aussi bien pour les *nugae* ou les épigrammes que pour les grands poèmes. Tantôt directement, tantôt à travers Ariane, Thésée ou Attis, Catulle nous livre son instabilité – malgré la passion dévorante pour Lesbie, que d'amours passagères pour les deux sexes (Juventius)! – sa hantise sexuelle, son sentiment de la solitude, ses violences, son rêve d'union des âmes qu'il ne peut réaliser. Au milieu des raffinements de l'alexandrinisme ou dans le jeu même des sarcasmes, Catulle sauve sa spontanéité et sa sensibilité, et l'on perçoit le cri d'une âme qui souffre et s'accomplit dans la création.

Livre riche, suggestif, agréable à lire, bien que volontairement partiel et de plan un peu flou. Multiples références en bas de pages, mais un index des morceaux étudiés et un répertoire bibliographique faciliteraient la consultation. J.-P. Borle

Joseph Veremans: **Eléments symboliques dans la IIIe Bucolique de Virgile.** Essai d'interprétation. Collection Latomus vol. 104. Bruxelles 1969. 76 p. 125 frs. b.

Partant de quelques timides suggestions relevées dans les études antérieures, l'auteur nous entraîne par des voies zigzagantes vers une interprétation philosophique de cette bucolique – l'une des plus anciennes – restée jusqu'ic à l'écart de tels approfondissements. Com-

posée de motifs liés l'un à l'autre «*carmen* – Pollion – *amor*», la 3e églogue serait un poème pour initiés: Virgile espère s'élever, grâce à Pollion, jusqu'à l'extase, dans le sens de l'Erôs platonicien, idéal représenté symboliquement par les *vates* et le lierre décrits sur les coupes, auxquelles on n'a pas encore bu (vv. 36–47), le taureau (v. 86), l'âge d'or (v. 89). En contraste et explicitement, l'*amor vulgaris* d'un prologue de ton très familier, repris en un registre plus élevé dans le chant amébée, la poésie profane (*rustica musa*) de Damétas comme de Ménalque, digne tout au plus d'une *vitula*, d'un plan bien inférieur aux poèmes initiatiques (*nova carmina*) de Pollion, parvenu, lui, tout comme l'arbitre Palémon, à la révélation complète (v. 88). L'opposition des deux genres d'*amores* explique les différences si fortes de ton, l'enjeu en définitive de la seule génisse, le jugement de Palémon qui englobe tous les tenants de l'amour profane, en les distinguant tacitement des mages platonisants.

L'étude, complétée d'une utile bibliographie, rend sensibles les subtiles correspondances d'un poème au laisser-aller apparent. Mais on a peine à voir en Pollion le chantre d'un amour platonicien épuré dont on ne nous dirait rien sinon par des allusions hermétiques; et pourquoi opposer *vitula* à *taurus*, quand tous deux sont des hommages au même représentant éclairé des Muses? Malgré l'érudition déployée, l'arrière-plan de cette bucolique nous paraît être d'ordre strictement littéraire. A vouloir la rattacher à une doctrine philosophique ésotérique, ne soulève-t-on pas plus de problèmes qu'on n'en résout? J.-P. Borle

Phaedri Augusti liberti liber fabularum. Recensuit *Antonius Guaglianone*. Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum. Paravia, Torino 1969. XXXII, 199 S. 2500 Lit.

G. hat die ganze Überlieferung nachverglichen, darunter vor allem den Pithoeanus, der für die meisten Fabeln codex unicus ist, der aber seit dem Ende des letzten Jahrhunderts in Privatbesitz unzugänglich war und jetzt vor kurzem in die Pierpont Morgan Library gelangt ist. Neu herangezogen hat er eine 1957 in Oxford aufgefundene Abschrift, die d'Orville 1727 von Perottis Epitome, der heute vielfach unleserlich gewordenen Quelle der 32 Fabeln der Appendix, genommen hatte. Die Ausbeute ist allerdings gering, noch kleiner als G. sie einschätzt, der d'Orville in der Freude über den Fund zuviel Vertrauen schenkt. Angesichts der schlechten Überlieferung ist G.s Text auch sonst zu konservativ, selbst bei zweifelhafter Metrik (vgl. 2 ep. 17; 5, 7, 18; App. 32, 12.) Doch gibt sein Apparat den handschriftlichen Befund vollständiger (auch in Unwichtigem) als die Ausgaben seit Havet. Leider ist er in der bald positiven bald negativen Gestaltung von verwirrender Inkonsequenz und verzeichnet die Konjekturen der Neueren allzu spärlich. So muss man weiterhin auch die bisherigen Ausgaben heranziehen, für die thematischen Parallelen auch diejenige Perrys (Loeb Library 1965), die Babrius mitumfasst. Dankbar ist man G. für die Beigabe eines vollständigen Wortindex (allerdings ohne variae lectiones), der die künftige Arbeit an dem vernachlässigten Text erleichtert. F. Heinimann

A. Persi Saturarum liber. Edidit, praefatus est, adparatu crit., interpretatione et verborum indice instr. *Dominicus Bo*. Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum. Paravia, Turin 1969. 174 p. 2300 Lit.

Solide instrument de travail pour aborder Perse, cette nouvelle édition commentée présente une introduction sur l'établissement du texte (examen insistant sur P, A, B), une liste de 60(!) mss. deteriores de quelque valeur, deux tables des principales éditions et études ou articles concernant Perse, en fin de volume deux index très appréciables des noms propres et du vocabulaire (l'auteur a fait paraître un lexique de Perse en 1967, chez Olms, Hildesheim). Le corps de l'ouvrage offre le texte de la *Vita Persi*, les choliambes du prologue et les 6 satires, accompagnés de résumés éclairant les divers moments de la démarche du poète et surtout de nombreuses notes explicatives, *le tout en latin*.

Sous un volume réduit, bien qu'aéré, nous trouvons là un texte très proche de celui de W. Clausen chez Oxford, un apparat critique qui ordonne clairement l'essentiel sans oublier les scholies et met en évidence les références précises de la tradition indirecte, enfin les données souvent indispensables à la compréhension des vers, extraites des précieux commentaires de Némethy (en latin), Villeneuve et Scivoletto. Les notes expliquent les noms propres, les termes, formes et constructions un peu rares, indiquent les références à Horace, Juvénal, etc., donnent enfin les principales interprétations des nombreux passages dont le sens prête à discussion. L'éditeur prend parti avec sagesse ou laisse parfois au lecteur le soin de choisir. J.-P. Borle

Lucain. Sept exposés et discussions. Entretiens sur l'antiquité classique, tome 15 (Vandœuvres-Genève, 26–31 août 1968). Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève 1970. 342 S. Fr. 42.–.

Die Reihe der sieben durch Diskussionen ergänzten Vorträge wird von Berthe M. Marti mit Ausführungen über die Struktur der Pharsalia eröffnet. Sie tritt mit wohldurchdachten

Argumenten für die Hypothese ein, dass das Epos auf 16 Bücher veranschlagt gewesen sei und mit dem Tode Caesars hätte schliessen sollen. Der Untergang des Pompeius im 8. Buche wäre dadurch zum Mittelstück einer tetradischen Komposition geworden. Dass Lukan den historischen Stoff getreuer als Caesar in den Commentarii wiedergibt, legt P. Grimal am Beispiel der Überschreitung des Rubico und der Ansprache in Ariminum dar. Dass die Gestaltung vor allem von künstlerischen Absichten bestimmt werde, wird dadurch nicht in Frage gestellt. Die Tragweite von P. Grimals Feststellungen finden denn auch in einem Vortrag von W. Rutz über Lukan und die Rhetorik ihre Begrenzung. Wie dieser zeigt, erlaubt sich der Dichter, Episoden auszuschmücken oder zu erfinden, indem er unter Benützung rhetorischer Handbücher Motive der Alexanderüberlieferung auf Caesar und Cato überträgt. Mit dem Ausmass von Lukans dichterischer Freiheit beschäftigt sich ferner M. von Albrecht, der seine Stellung in der epischen Tradition umreisst. Am stärksten zeigt er sich Vergils Aeneis verpflichtet, und zwar in Anlage wie Thematik; getreu rhetorischer Kunstlehre ist er aber gewöhnlich darauf bedacht, die Anlehnung nicht sinnfällig werden zu lassen. Eigentlich «antivergilisch» ist das Thema der Zerstörung des Staatswesens, dessen Grundlegung die Aeneis erzählt.

Die Durchdringung der Berichterstattung mit affektiven Meditationen schliesst die Anschaulichkeit ruhiger Beschreibung aus, deren Fehlen F. L. Bastet insbesondere für Kunstwerke beobachtet hat. Und eine durch die Thematik begründete düstere Grundstimmung legitimiert Lukans unorthodoxe, aber auch für Seneca belegbare Haltung als Stoiker. Wie O. Steen Due nachweist, bedeutet für ihn das Schicksal (*fata*) keine vollkommene Seinsordnung, sondern Tod und Zerstörung. Dass die gleichen dichterischen Voraussetzungen auch die Äusserungen religiösen Inhalts bestimmen, geht aus dem Referat von H. Le Bonniec hervor. Wo die Götter überhaupt handelnd in Erscheinung treten, werden sie für das den Menschen heimsuchende Unheil verantwortlich gemacht, gelten sie als personhafte Verkörperung feindlicher Schicksalsmächte. F. Wehrli

Christoph Stöcker: **Humor bei Petron.** Diss. Erlangen-Nürnberg 1969. 166 S.

Im ersten Teil der in drei Abschnitte gegliederten Untersuchung behandelt der Verf. das Verhältnis Petrons zu verschiedenen literarischen Gattungen, insbesondere zum griechischen Roman. Zahlreiche Szenen des Satyricon weisen neben Themen des Mythos, der Lyrik, des Epos u. a. parallele Motive zu dieser Literaturgattung auf, für die St. allerdings nur Beispiele aus der Zeit nach Petron vorlegen kann. Er weist nach, dass Petron unter Verwendung gebräuchlicher Topoi der griechischen Romandichtung die ernste und heroische Handlung des dort geschilderten Geschehens hier durch das fortwährende Versagen der 'Helden' parodiert (vgl. dazu auch I. Achatz, Petrons Satiricon als Spiegel zeitgenössischer literarischer und sozialer Ereignisse [ungedr. Diss. Wien 1965]). Der zweite Abschnitt beschäftigt sich mit der Charakterisierung Trimalchios. St. kommt zum Schluss, dass Petron vor dem Leser nicht nur die Parodierung des reichen, aber ungebildeten *libertus* beabsichtigt, sondern neben der Karikatur auch die Entwicklung Trimalchios zu einem «glaubhaften Menschen» zeigen will. Hierin stellt der Verf. in der Deutung der Cena einen bisher nicht vorgebrachten Aspekt zur Diskussion. Im letzten Teil gelangt St. zu dem Ergebnis, dass Petron in der Gestalt des Enkolp nicht so sehr eine ausgeprägte Persönlichkeit des Romans darstellen, sondern aus seinem Reden und Handeln dem Leser die eigene Grundeinstellung zum Leben vermitteln will. Abgesehen von einigen Zitierfehlern und der Verwechslung Plutons mit Poseidon (S. 46) liefert St. einen wichtigen Beitrag zur Petronforschung, den man für künftige Interpretationen nutzbringend wird verwerten können. W. Jobst

J.-L. Laugier: **Tacite.** Coll. «Ecrivains de toujours». Ed. du Seuil, Paris 1969. 190 p. avec reproductions.

Le Tacite qui nous est proposé dans cette collection de solide vulgarisation est vivant, suggestif, et met à profit les célèbres recherches de R. Syme, comme les ouvrages d'A. Michel. L'auteur place donc le Dialogue des orateurs après 100 – adieu à l'éloquence devenue dérisoire – et n'hésite pas à voir dans les Histoires comme dans les Annales un contre-point allusif au règne de Trajan et aux débuts d'Hadrien. A l'encontre d'ouvrages précédents du même type, il cite les fragments de l'auteur au fil de son exposé, ce qui leur donne plus de relief. La traduction inédite suit le parti pris de vouloir donner l'écho direct du latin, fût-ce au mépris de la syntaxe française; résultats parfois heureux, souvent intolérables: «Presque renversé l'univers déjà, lorsqu'il fut débattu de la suprématie entre hommes honnêtes.»(!) Dans la partie biographique, tendance à glisser de la conjecture à l'assertion, et à brosser d'après les œuvres un portrait psychologique de Tacite, pour le moins osé: «Sévère sans doute, et désapprobateur, mais non pas nihiliste. Sombre, mais ... plus heureux que la moyenne des Romains. Entouré de disciples ...» Tibère paraît à l'auteur modelé par le

principat, régime d'essence hypocrite et tyrannique, et des Annales se dégage la constatation, vécue sous Trajan, que l'Empire doit se borner, mais qu'ainsi il perd son élan vital. Nombreuses illustrations en noir, souvent intéressantes. J.-P. Borle

Ursula Keudel: **Poetische Vorläufer und Vorbilder in Claudians De consulatu Stilichonis.** Imitationskommentar. Hypomnemata 26. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1970. 176 p. et 7 pl. DM 29.–.

Comme l'indique très précisément son titre, le livre d'Ursula Keudel présente, sous forme d'un commentaire suivi, une très riche énumération raisonnée des passages des poètes grecs et latins qu'a imités Claudien dans son 'Eloge de Stilicon'. On admirera la patience et l'érudition dépensées par l'auteur pour enrichir la liste des *loci similes*, son ingéniosité dans les interprétations, sa subtilité à distinguer entre les divers procédés d'imitation (p. 24). On lira en particulier avec intérêt l'appendice (p. 149–164) consacré aux passages où Claudien orne son poème d'habiles harmoniques par le procédé de l'imitation inversée qui lui permet d'introduire des comparaisons implicites entre ses héros et les héros classiques; par exemple les vers présentant Stilicon si pressé de retourner au combat qu'il prend à peine le temps de saluer sa femme et son fils (1, 118–122), ce dernier n'étant pas effrayé par son père casqué, contrairement à Astyanax qu'embrasse son père Hector (Iliade 6, 466sqq.). On ne peut cependant s'empêcher de penser que l'auteur se débarrasse beaucoup trop rapidement de la question fondamentale qui est à la base de toutes les recherches de ce genre: ces imitations sont-elles voulues ou inconscientes (p. 24)? Si, comme il semble, c'est souvent la seconde hypothèse qui est la bonne, l'étude des motifs imités cesse d'appartenir à la critique littéraire et devient une sorte d'essai psychanalytique sur le fonctionnement inconscient de la mémoire d'un poète érudit, dont la méthode et même l'intérêt sont contestables.

François Paschoud

Jacques Fontaine: **La littérature latine chrétienne.** «Que sais-je?» No. 1379. Presses Universitaires de France, Paris 1970. 127 S.

Ein gewandt geschriebenes, von überlegener Kenntnis und sicherem Urteil des Verfassers zeugendes Büchlein, das einem weiteren Publikum Rechenschaft geben will über den Stand unseres Wissens im Gebiete der lateinischen christlichen Literatur von den ältesten Bibelübersetzungen bis zu Augustin und Paulinus von Nola. Die nachfolgende Zeit (bis zur karolingischen Renaissance) ist in einen Anhang verwiesen («Les fondateurs du Moyen Age»): begreiflich, doch stellt F. (S. 115) die Problematik eines solchen Einschnitts kaum genügend heraus (warum etwa erscheinen die von Augustin veranlassten Historiae des Orosius erst in der Appendix?). Die Darstellung gibt notwendigerweise weitgehend Bekanntes wieder und musste skizzenhaft bleiben. Ihr eigener Wert liegt in einer ganzen Reihe wirklich gelungener Charakterbilder, was natürlich nicht ausschliesst, dass man hier und da einen Akzent anders setzen möchte. Leider fehlen Querverweise auf die gleichzeitige pagane Literatur fast völlig, obwohl doch F. in der Einleitung (S. 9f.) ausdrücklich hervorhebt, dass die Werke der christlichen Autoren im Kontext der gesamten kaiserzeitlichen Literatur gelesen werden müssten. Chr. Schäublin

Stephen Usher: **The Historians of Greece and Rome.** University Paperbacks 364. Methuen, London 1970. 273 p. 18 sh.

Précédée d'une introduction (l'historien antique est un artiste littéraire avant d'être un chroniqueur, visant à impressionner un vaste public), se déroule une galerie de portraits, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Salluste, Tite-Live et Tacite, reliés par des intermédiaires (Cratippe, Théopompe, Ephore, Timée), par des précurseurs (Fabius Pictor, Caton, César), complétée de ceux que groupe leur moindre importance: Diodore, Denys d'Halicarnasse, Velleius Paterculus, Appien, Arrien, Cassius Dion et Ammien Marcellin, digne point final. Chacun est présenté sur son fond événementiel et, sauf les historiens de second plan, dans l'ordre chronologique. D'une plume alerte et nourrie, l'auteur caractérise l'homme et la méthode, projette des éclairages, illustre l'argumentation d'extraits. L'œuvre est analysée dans son accomplissement, non dans sa genèse. Si cela suffit pour l'ensemble, l'inconvénient appert quand il s'agit d'un Thucydide et d'un Tacite, où les à-coups de croissance trahissent des changements de conception révélateurs. Tacite en pâtit, la succession chronologique et le développement organique ne coïncidant pas. Le livre se lit agréablement. Il rendra service au public cultivé qu'il familiarise à des sources méconnues et aux séminaires qui débattent des opinions de valeur sur une aire circonscrite. Bibliographie eclectique; index. P. 223: «Polycletus was invested with the emperor's *auctoritas*» concerne a) Tac. Ann. 14, 39, b) l'influence personnelle de l'affranchi! Jean Béranger

Klaus Thraede: **Grundzüge griechisch-römischer Brieftopik.** Zetemata 48. Beck, München 1970. XVIII, 245 S. DM 41.–.

Die lange Zeit vorherrschende Unterscheidung zwischen Brief und literarischer Epistel hatte zur Folge, dass ein grosser Teil der antiken Epistolographie, zumal der reiche Ertrag, den die Spätantike erbringt, sich als abartig einer gattungsgeschichtlichen Betrachtungsweise zu entziehen schien. Nach Thraedes wichtiger und fruchtbarer Untersuchung darf nun feststehen, dass der vielgeschmähte Bastard sich bester Herkunft erfreut, in einer langen Tradition steht und recht eigentlich das verkörpert, was man sich in der Antike, zumindest seit augusteischer Zeit, unter einem 'Brief' vorgestellt hat. Thr. weist eine feste Topik nach (die des 'Freundschaftsbriefes': Brief als Gespräch; Brief als Anwesenheit ['als ob anwesend' und 'im Geiste']; Sehnsucht und Trost) und verfolgt sie – über Cicero, Ovid, Seneca, Plinius, NT u. a. – bis ins 4. Jh. Sie steht – entgegen gängiger Ansicht – seit spätrepublikanischer Zeit fest und gehört bald zum 'Schulgut'. Das reiche Material lässt einen Zweifel an Thraedes These kaum zu, auch wenn die «briefspezifische» Interpretation einzelner Stellen fraglich bleiben muss (so zumal bei Ovid [vgl. Thraedes eigenen Vorbehalt S. 64, allg. S. 114] und 1. Thess. 2, 17; 1. Cor. 5, 3f.; Col. 2, 5). Besonders schön nachgezeichnet ist die Rezeption der Topik durch die christliche Epistolographie; in ihrem Bereich harren nun manche Urteile der Revision (s. etwa S. 132ff. über *φιλία – ἀγάπη* bzw. *amicitia – caritas*). Freilich, im ganzen wird sich kaum etwas daran ändern, dass Hieronymus oder Augustin in ihren Briefen unendlich viel mehr zu sagen haben als etwa ein Symmachus (die Frage nach der Qualität ist vor lauter Topik vielleicht etwas zu kurz gekommen. Ferner: wie steht es mit der Publikation dieser 'Halbliteratur'? [vgl. einzig S. 166 über Basilius]). – Angenehm ist, dass viele Texte ausgeschrieben sind – in kolometrischer Form, welches Verfahren «einstweilen für sich selbst sprechen» muss (S. 12 Anm. 22; hinweisen könnte man allenfalls auf antike Vorbilder: Hieron. Prolog. Is. [PL 28, 771B]; dazu Pasquali, Storia della trad. e crit. del testo² 148 Anm. 1; 268). Störende Druckfehler: S. 167 Z. 9 lies *φιλίᾳ*; S. 172 Z. 11 statt *vein* wohl *vena*.

Chr. Schäublin

Wolfgang Speyer: **Bücherfunde in der Glaubenswerbung der Antike.** Mit einem Ausblick auf Mittelalter und Neuzeit. Hypomnemata 24. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1970. 157 S. DM 26.–.

Eine ungemein reichhaltige und gelehrte Untersuchung, entstanden als Parergon zu des Verfassers Behandlung der literarischen Fälschung in der Antike (vgl. bisher RAC 7 [1969] 236ff.). Sp. befasst sich in einem ersten Teil mit Himmelsbriefen und sucht diesen «Menschheitsgedanken» (S. 23) auf Meteore zurückzuführen – eine auf den ersten Blick plausible Erklärung, wenn sie auch an eine gewisse Art antiker Mythendeutung, etwa eines Palaiphatos, erinnert. Der zweite Teil ist Bücherfunden in Gräbern und in der Erde gewidmet. Dieser Topos soll seinen «Sitz im Leben» (S. 124) in Ägypten haben (Totenbuch!); von dort sei er (durch Vermittlung orphischer Mysten?) nach Griechenland, Rom und zu den Christen gelangt und habe mannigfache Fälschungen (deren – übrigens nicht immer religiöse – Motive im einzelnen Sp. geschickt aufdeckt) beglaubigen helfen oder rein literarischen Zwecken gedient. In diesem Abschnitt macht sich der Hauptmangel des Werkes besonders stark bemerkbar: Es wird eine Überfülle von Material vor dem Leser ausgeschüttet, doch ist oft nicht klar, worauf der Verfasser eigentlich hinaus will, und das Entscheidende verliert sich in der Menge. So erfährt die ägyptische Herkunft der Funde aus Erde und Gräbern im Grunde keinen «Nachweis» (S. 119), wenn auch manches – wiewohl nicht alles – tatsächlich an Ägypten als Ursprungsland dieser Vorstellung denken lässt: Joseph Smith nannte sogar noch die Schrift des Buches Mormon «reformed Egyptian» (S. 109). Sp. hat sein Buch wohl recht schnell niedergeschrieben; darauf deuten auch einige unsaubere oder schiefe Formulierungen (ist etwa «der Hellenismus» wirklich «weithin geprägt» von dem «Gefühl der Unterlegenheit gegenüber früheren Zeiten» [S. 122f.]?). – Im letzten Teil stellt Sp. Nachrichten über Bücherfunde – auch hier handelt es sich um Fälschungen – in Tempeln, Bibliotheken und Archiven zusammen (S. 126 wäre zu Livius 4, 20, 6f. auf neuere Literatur zu verweisen gewesen; vgl. E. Mensching, Mus. Helv. 24 [1967] 12ff.), und im Anhang zählt er einige echte Bücherfunde auf. – Dankbar und mit Spannung erwarten wir das auf bald verheissene «grössere Buch» (S. 7) über die literarische Fälschung im Altertum!

Chr. Schäublin

Meyer Reinhold: **History of Purple as a Status symbol in Antiquity.** Collection Latomus vol. 116. Bruxelles 1970. 73 S. 120 frs. b.

Die Darstellung umfasst die Zeit von den nahöstlichen Reichen des 2. Jahrtausends v. Chr. bis zum Ausgang der Antike. Für die hohe Schätzung des Purpurs schon bei den Hethitern sprechen erhaltene Tributlisten. Dass seine Verwendung trotz dahin zielenden

Massnahmen nie zum ausschliesslich höfischen Privileg wurde, zeigen zahlreiche Belege vor allem griechischer und römischer Herkunft; zu diesen gehört die vulgärethische Topik, welche mit dem Purpur allgemein menschliche Überhebung symbolisiert. – Leider versteht der Verfasser seine Themenstellung so eng, dass sie für ihn den sakralen Aspekt ausschliesst. Der von ihm gelegentlich erwähnte Gebrauch von Purpurstoff für die Bekleidung von Priestern oder sonstige kultische Zwecke legt nächst anderen religionsgeschichtlichen Fakten den Gedanken nahe, dass auch der Wahl des weltlichen Standessymbols tiefere Motive als blosser Seltenheitswert zugrunde liegen. F. Wehrli

Peter Green: **The Year of Salamis 480–479 B.C.** Weidenfeld & Nicolson, London 1970. XV, 326 S., 8 Taf., 12 Kartenskizzen. 70 sh.

Der Verfasser, der seit 1963 als Lektor für griechische Geschichte und Literatur in Athen lebt und mehrere literarische Werke geschrieben hat, auch über die Antike, so neuerdings ein Buch über Alexander den Grossen (vgl. unten S. 247), legt eine ausführliche Schilderung der Perserkriege vor, die brilliant geschrieben ist und mit reichlicher Benutzung auch der kleinsten Anekdoten bei Herodot und sonst versucht, die Vorgänge bis in die Einzelheiten darzustellen und vor allem auch die Überlegungen und Beweggründe der leitenden Personen zu verstehen. Der Verfasser kennt die Schauplätze persönlich und ebenso die moderne Literatur. Beigegeben sind einige Abbildungen auf Tafeln mit Photos der Schauplätze und zeitgenössischer Denkmäler und eine Reihe von Kartenskizzen zu den Operationen und Schauplätzen der Kämpfe, wobei die Situation an den Thermopylen wieder wie so oft unrichtig gegeben und beschrieben ist. Ernst Meyer

Sergio A. Cecchin: *Πάτριος πολιτεία.* Un tentativo propagandistico durante la Guerra del Peloponneso. Historica Politica Philosophica. Il Pensiero Antico – Studi e Testi 1. Paravia, Torino 1969. 109 S. 2200 Lit.

C. untersucht die Verwendung der Formel *π. π.* am Ende des 5. Jh. (als sie noch der Agitation und noch nicht der Theorie angehörte). Er zeigt überzeugend, wie die verschiedensten Richtungen sich dieser Formel bedienten und sie mit den verschiedensten Gehalten aufluden. Er leistet damit einen wichtigen Beitrag zur Geschichte der damaligen Propaganda (ohne freilich die Bedeutung der damaligen Tendenz, gleichsam bei den Vätern unterzuschlupfen, und des Streits um die für alle gleichen Parolen und Werte zu würdigen). Insbesondere geht es C. um die Rekonstruktion der politischen Ideale des Kreises um Theramenes. Hier sind Zweifel angebracht. Die Aussagen über dessen Politik (die noch dazu unter Absehen von großen Teilen der modernen Forschung untersucht werden), Aristoteles' Darstellung der solonischen Verfassung und Thrasymachos' fragmentarisch erhaltener Versuch, den Begriff zu klären, lassen sich nicht derart aussortieren und zusammenstellen, dass ein geschlossenes Gebäude daraus wird. Es gab damals keine Parteiideologien. Gerade wenn man betont, dass *π. π.* wesentlich eine Propagandaformel war, kann man Theramenes nicht einfach auf Solon verpflichten. Die Ableitung des Begriffs aus der Sophistik scheint mir sehr zweifelhaft zu sein. Christian Meier

Christian Habicht: **Gottmenschentum und griechische Städte.** Zweite, durchgesehene Auflage mit einem Nachtrag. Zetemata 14. Beck, München 1970. 290 S. DM 48.–.

Der Text des 1956 erstmals erschienenen Werkes erscheint in der Neuauflage wesentlich unverändert. Ein 33 Seiten umfassender Nachtrag enthält Ergänzungen, die durch Neufunde und seitherige Forschung veranlasst worden sind, sowie Auseinandersetzungen mit den Kritikern des Autors. Dessen Hauptgedanke, dass Heroenverehrung vor allem von Städtegründern und Gesetzgebern die wichtigste Wurzel des Herrscherkultes bildet, darf wohl als bestätigt gelten; denn die Übertragung des Kultes von Toten auf Lebende ist belegbar, und dass Götter als Stadtpatrone durch Menschen verdrängt wurden, lässt sich durch Enttäuschung des alten Glaubens erklären. F. Wehrli

Diederich Behrend: **Attische Pachturkunden.** Ein Beitrag zur Beschreibung der *μίσθωσις* nach den griechischen Inschriften. Vestigia 12. Beck, Munich 1970. 172 pp. DM 28.–.

Voici un ouvrage de droit appelé à prendre place parmi les manuels fondamentaux. Son aspect systématique, sa présentation en paragraphes (numérotés de 1 à 83), ses indexes bien fournis rappellent certains de ses illustres prédecesseurs: le volume s'inscrit moins dans une série que dans une tradition, celle des études de juristes allemands spécialistes de l'Antiquité. – Le volume est divisé en deux parties: il commence par un exposé discursif et théorique dans lequel l'auteur présente une théorie de la *μίσθωσις*. Dans la seconde partie, il donne la liste des documents épigraphiques attiques attestant l'emploi de cet usage. Ne s'estimant pas épigraphiste, B. a renoncé à republier les textes et renvoie aux éditions anté-

rieures. Ce parti de la prudence, estimable peut-être, prive le lecteur d'une matière première indispensable s'il veut approfondir son examen. On le regrettera.

La *μίσθωσις* est une forme particulière de contrat, de «Geschäft», comme l'appelle l'auteur. Il s'agit le plus souvent de l'accord en vertu duquel un fermier acquiert le droit d'usage et d'usufruit d'un bien immobilier. La condition fondamentale à remplir de sa part est l'acquittement d'un intérêt. L'histoire du terme est intéressante: on passe de *μισθός*, salaire perçu par un homme travaillant au service d'un employeur, au travail du même homme sur une terre étrangère. La partie du revenu qu'il perçoit alors est une *μίσθωσις*. A l'aide des documents qu'il a réunis, et qui remontent en majorité au IVe siècle av. J.-C., B. dégage les diverses clauses ou catégories de clauses qui apparaissent dans les contrats: clauses de guerre, interdiction d'augmenter le fermage en cours de bail, soins aux arbres, aux plantes, jachères, entretien du matériel, garants du fermier, sanctions en cas de non payement ou de non exécution des obligations, etc. On le voit, par le biais d'une étude juridique d'une haute technicité, on débouche sur les aspects les plus concrets de la vie quotidienne. Dans l'optique qui est la sienne, l'auteur n'envisage pas, et c'est normal, les aspects historiques et sociaux de son sujet. L'ouvrage est, une fois encore, juridique. Cela n'empêche pas B. de donner d'intéressantes remarques sur la conception grecque du droit. Pierre Ducrey

Die Staatsverträge des Altertums. 3. Bd.: Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr. Bearbeitet von *Hatto H. Schmitt.* Beck, Munich 1969. 463 pp. DM 75.–.

Troisième volume de la série, voici le recueil tant attendu groupant les traités grecs et romains de l'époque hellénistique. A vrai dire, le plan initial a subi une petite entorse, puisque le volume III devait couvrir l'époque hellénistique entière, de 338 à 31 av. J.-C. L'importance de la matière et la complexité des problèmes ont entraîné l'auteur à dépasser les limites originellement fixées. On ne lui en tiendra pas rigueur. Avec ses frères, aîné (vol. II, de 700 à 338) et cadet (de 200 à 31, à paraître), ce volume constitue un instrument de travail désormais indispensable.

Les 186 numéros du volume III comprennent des traités entre Etats, au sens propre du terme, mais aussi des accords entre corps de troupe, entre un Etat et une armée, ou encore des décrets réglant les relations entre deux puissances. La documentation retenue est fort diverse: les textes littéraires et les fragments attestant l'existence d'un traité sont classés sous un numéro au même titre qu'une inscription. Les lemmes sont composés avec soin, les apparats critiques aussi, les commentaires bien équilibrés. Il est prévu que des indices complets figureront en fin de série. Mais, fort commodément, S. a donné à la fin de son volume des indices partiels qui facilitent beaucoup la consultation. Certes, un volume traitant de textes aussi importants devrait être tenu à jour pour conserver toute sa valeur, et notamment incorporer des restitutions nouvelles (p. ex. pour le no. 552 les remarques de Y. Garlan, BCH 93 [1969] 160–161), ainsi que les textes récemment publiés (p. ex. le traité entre Attale de Pergame et Malla, Kret. Chron. 1969, 278–300; BCH 94 [1970] 637–659). L'auteur lui-même est désireux de perfectionner encore son œuvre, puisqu'il invite les lecteurs à lui transmettre remarques et corrections éventuelles, qui figureront dans un volume ultérieur.

Pierre Ducrey

Peter Green: **Alexander the Great.** Weidenfels Nicolson, London 1970, 272 S. 128 Abb. 70 Taf. 75 sh.

Das Buch Greens gibt eine Erzählung des Lebens und des Feldzuges Alexanders, beginnend mit einem ersten Kapitel über den Vater Philipp von Makedonien und genau mit dem Tode Alexanders endend, für allgemeine Leser gedacht. Grössere geschichtliche Zusammenhänge werden nicht behandelt, dagegen die Einzelereignisse lebhaft und dramatisch geschildert. Es entspricht dem Charakter des Buches, dass die vielen Anekdoten bei Plutarch reichlich benutzt sind und die Darstellung durchweg der romanhaften Version von Curtius und Diodor folgt statt Arrian, auch da, wo sie offensichtlich falsch ist; manche Ausführungen sind recht fraglich, und Unrichtigkeiten fehlen auch nicht. Am Schluss stehen eine gut ausgewählte Bibliographie, ein umfangreicher Stammbaum der makedonischen Königsfamilie und ein Index. Echten wissenschaftlichen Wert hat das Buch nicht, dagegen ist die Illustrierung überaus üppig mit 14 Kartenskizzen und 114 Abbildungen im Text, 22 ganzseitigen Schwarzweissabbildungen und 48 ganzseitigen Farbtafeln. Ernst Meyer

Claude Wehrli: **Antigone et Démétrios.** Etudes et documents publiés par l'Institut d'histoire de la Faculté des lettres de l'Université de Genève 5. Droz, Genève 1969. 265 S., 16 Taf.

Diese neue Monographie über Antigonos Monophthalmos und seinen Sohn Demetrios Poliorketes gibt in den beiden Hauptteilen zuerst eine Nacherzählung der äusseren Ereig-

nisse und schliesst daran zusammenfassende Kapitel über Persönlichkeit, Politik und Bedeutung der beiden Persönlichkeiten an. Die erzählenden Teile geben praktisch nichts Neues und lassen sich auch auf kritische Behandlung von Einzelfragen nicht ein, etwas belangreicher sind die zusammenfassenden Kapitel, aus denen vor allem das dritte Kapitel des ersten Teils über die Politik des Antigonos gegenüber den griechischen Städten mit dem Teilabschnitt über den Bund der Inselgriechen hervorgehoben sei mit der sehr kritischen Beurteilung des Verfassers, dass die so liberal scheinende Politik des Antigonos im Grunde auch nur Interessenpolitik war. Angefügt ist ein ikonographischer und numismatischer Anhang mit der Zusammenstellung der Porträtdarstellungen und Münzserien. Die drucktechnisch recht mässigen Tafeln geben Ansichten von Sikyon, Antigoneia-Alexandreia Troas und Demetrias, plastische Werke und Münzen. Im einzelnen sei angemerkt, dass dem Verf. unbekannt geblieben ist, dass Nikokles von Paphos bei Diod. XX 21 Verwechslung mit Nikokreon von Salamis ist und dass die Beschreibung von Demetrias in wichtigen Punkten (Akropolis, Häfen) falsch ist. Ein einziger Satz darüber, dass dieses Demetrias durch das ganze Mittelalter bis zur beginnenden Neuzeit von recht grosser Bedeutung und mit seinem antiken Namen erhalten geblieben ist, wäre wohl angebracht gewesen. Ernst Meyer

Jakob Seibert: **Untersuchungen zur Geschichte Ptolemaios' I.** Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte, 56. Heft. Beck, München 1969. XI, 244 S. DM 40.–.

Gründliche, sorgfältige Neubehandlung der Geschichte Ptolemaios' I. bis zum Jahre 301 v. Chr., wobei vor allem die literarische Überlieferung eingehend analysiert und auf ihren Aussagewert und die Primärquellen hin untersucht wird. Im ganzen beschränkt sich die Arbeit dem benutzten Quellenmaterial entsprechend auf die äusseren Ereignisse. Am Schluss stehen mehrere Anhänge, die Einzelfragen behandeln, vor allem die beiden grossen Hauptschlachten, Gaza und die Seeschlacht bei Salamis auf Cypern, mit mehreren Planskizzen. Ptolemaios kommt im Urteil des Verfassers auch als Historiker des Alexanderzuges nicht gerade gut weg. Etwas zu bedauern ist, dass die beiden grossen historischen Inschriften zur Geschichte Ptolemaios' I. zwar zitiert, aber nicht wirklich benutzt und ausgewertet sind, die Satrapenstele von 311 und das Diagramm von Kyrene, das sich mit an Sicherheit grenzender Wahrscheinlichkeit auf 313 v. Chr. datieren lässt. Dem entspricht, dass im Quellenregister keine einzige Inschrift genannt ist, obwohl solche in den Anmerkungen berücksichtigt sind. Ernst Meyer

Franco Carrata Thomes: **La rivolta di Aristonico e le origini della provincia romana d'Asia.** Giappichelli, Torino 1968. 71 S. 2000 Lit.

Eine neue, auf neuere (vor allem auch sowjetische) Forschungen gestützte Besprechung der Krise des pergamenischen Reiches, des Testaments Attalos' III. und der daran anknüpfenden Vorgänge sowie des Aristonikos-Aufstands und seiner Niederwerfung. Besonderes Augenmerk liegt auf der Sozialgeschichte, modernisierende Tendenzen der Forschung werden zurückgewiesen. Vor dem Bild totaler politischer Immobilität der letzten Könige fragt man sich, ob nicht moderne Vorstellungen von Wirtschafts- und Sozialpolitik zu sehr als Mass gedient haben. Umgekehrt scheint die römische 'efficiency' überschätzt zu sein: Was ihr vorgegeben war als Machtlage und Stimmungslage (nach dem Scheitern des Aufstands) hat doch wohl mehr bewirkt als die direkten Massnahmen des Aquillius. Von «Integration» sollte hier nicht die Rede sein. Wenn Aristonikos wesentlich ein Kronprätendent war, braucht man wohl auch utopische Vorstellungen im Anschluss an Jambulos für seine Propaganda und seine Anhänger nicht auszuschliessen. Hier wie auch sonst hätte man sich mehr Differenzierung und Sorgfalt gewünscht. Christian Meier

Robert E. A. Palmer: **The Archaic Community of the Romans.** Cambridge University Press 1970. XII, 328 S. £ 4.25.

In diesem Buch wird der Versuch gemacht, unsere Auffassung von der frühesten staatlichen Organisation Roms umzustürzen, indem die drei Tribus und 30 Curiae nicht mehr eine gentilizische Ordnung darstellen sollen, wie allgemein angenommen ist, sondern die Curiae als die ältesten Siedlungsgemeinschaften erklärt werden, aus denen Rom durch Synoikismos und weitere Aufnahmen zusammengewachsen sei, während die Tribus als militärische Einteilung mit den vor allem als Kultverbände weiter existierenden Curiae nichts zu tun hätten. Dass die Zahlen drei und dreissig zusammenpassen, sei reiner Zufall. Das wird dann durch Heranziehen anderer Parallelen vor allem aus den iguvinischen Tafeln und mit neuen Interpretationen altrömischer Kulte und Feste weiter zu stützen versucht. Ich bedaure, diesen Versuch als verfehlt bezeichnen zu müssen. Die Erklärung beruht

vor allem auf einer neuen Interpretation der Definition des Laelius Felix zu den Curiatcomitien bei Gell. 15, 27, 4, würde damit einmal eine Kenntnis der ältesten, noch fast prähistorischen Entwicklung Roms bei den römischen Antiquaren voraussetzen, die glattweg ausgeschlossen ist und der einheitlichen römischen Tradition widerspricht, und ist auch sonst unannehmbar. Bei Laelius Felix heisst es, dass in den Curiatcomitien nach *genera hominum* abgestimmt wird, nicht nach Klassen und Alter, wie in den Centuriat-, oder nach Örtlichkeiten, wie in den Tributcomitien. Die *genera hominum* existieren also als Dauermerkmal weiter und können nicht als ehemals selbständige Siedlungsgemeinschaften erklärt werden, die beim Aufgehen in Rom als besondere *genera* verschwinden, abgesehen davon, dass diese Erklärung für die *curiae veteres* am Palatin gar nicht passen würde. Es bleibt dabei, dass mit der Definition eine gentilizische Ordnung gemeint ist. Für *genus* in der Bedeutung *gens* oder Familie liefert der Thesaurus zahllose Belege. Ebenso spekulativ und ohne wirkliche Begründung sind die weiteren Ausführungen wie die von keiner antiken Quelle gestützte Theorie, die Argeerkapellen als Curienheiligtümer zu erklären und dafür weiter auszunutzen, und grossenteils auch die weiteren Ausführungen zur Entwicklung der römischen Verfassung. So führt leider ein riesiger Aufwand von Gelehrsamkeit von Nebenpunkten abgesehen zu keinen brauchbaren Ergebnissen. Im Literaturverzeichnis fehlen unter anderem der Name Altheim ganz, ferner z. B. das Buch von Gaudemet über die 'Institutions de l'antiquité', U. von Lübtow, Das römische Volk, mein 'Römischer Staat und Staatsgedanke' und die beiden neueren Aufsätze über die Curien in L'Antiquité Classique 21 (1952) 74ff. und Revue intern. des droits de l'antiquité III, 1 (1954) 435ff. Ernst Meyer

Walter Eder: **Das vorsullanische Repetundenverfahren.** Diss. München 1969. In Kommission bei Rudolf Habelt, Bonn. 255 S.

Eine bei R. Werner angefertigte Untersuchung der *lex Acilia* (samt Übersetzung und Kommentar) und der vorangegangenen Verfahrensweisen gegen erpresserische Magistrate. Vor C. Gracchus habe keiner die Interessen der Unterworfenen wahrnehmen wollen. Sofern etwas gegen jene Magistrate geschah, sollten entweder die Opfer beschwichtigt werden, oder sie dienten als Anlass, politische Zwistigkeiten auszutragen. Die *lex Calpurnia* sollte, indem sie ein ständiges Recuperatorenverfahren einrichtete, dem Senat bessere Handhaben gegen Eigenmächtigkeiten geben (und sogar Prozesse eher verhindern als ermöglichen), die *lex Acilia* habe erstmals ein Strafverfahren *de repetundis* und überhaupt ein ständiges Geschworenengericht für Strafsachen eingerichtet. Die Arbeit ist höchst gelehrt, bietet gute Einsichten und interessante Aspekte. In der Untersuchung der Politik ist sie zu wenig differenziert (Motivverflechtungen, Unterschiede in der Interpretation des senatorischen Interesses usw. werden nicht erwogen), auch nicht frei von Widersprüchen, die juristischen Erörterungen leiden an Unklarheiten. Die Zahl der Unbesonnenheiten und (insbesondere auch Druck-) Fehler ist wohl grösser, als sie sein muss. Christian Meier

Jürgen Baron Ungern-Sternberg von Pürkel: **Untersuchungen zum spätrepublikanischen Notstandsrecht.** Senatusconsultum ultimum und hostis-Erklärung. Vestigia 11. Beck, München 1970. 153 S. DM 32.–.

La légalité des mesures prises dans l'état d'exception a son origine dans les résolutions par lesquelles, au début du IIe siècle av. J.-C., le Sénat autorisait les magistrats à sévir contre les actes criminels conformément à la *coercitio*. Les délits politiques relevaient de la juridiction populaire. Quant un *s.c.* eut sanctionné la poursuite des partisans de Ti. Gracchus, la procédure des *quaestiones* ordinaires fut appliquée au domaine politique. C. Gracchus réagit en faisant passer sa *Lex Sempronia de capite civis* qui exigeait la ratification du peuple pour la peine capitale. Cela n'empêcha pas le Sénat de proclamer, la première fois en 121, le *s.c. ultimum* dont les termes rappelaient la formule de l'*evocatio*. Il décrétait l'état d'exception face à l'ennemi (*hostis*) qui mettait l'existence de la république en danger. Il contenait implicitement la déclaration d'*hostis*, devenue explicite dès 88, et manifeste en 63 (contestation: les complices de Catilina prisonniers n'étaient pas des *hostes*, argument de César).

Cet utile travail, bien étayé, mené avec la rigueur du juriste éclaire l'histoire romaine. Il eût fallu insisté, comme l'a fait valablement G. Plaumann, Klio 13 (1913) 321–386, sur la non technicité du 'dit' *s.c. ultimum*, terminologie moderne fallacieuse. Ajoutons que *evocatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans Tite-Live, ni même dans le passage de Valère Maxime 3, 2, 17, censé reproduire la teneur. La définition d'appel à la levée en masse semble provenir de témoignages tardifs (Isid. Orig. 9, 3, 54). Jean Béranger

Peter Herrmann: **Der römische Kaisereid.** Untersuchungen zu seiner Herkunft und Entwicklung. Hypomnemata 20. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1968. 132 S. DM 21.–.

H. arbeitet in gründlicher, umsichtiger Analyse der heute zur Verfügung stehenden, zum

Teil neu gefundenen Quellen heraus, dass zwei Typen des Kaisereides zu unterscheiden sind. Der griechische bewahrt traditionelle Formeln aus dem Bereich der zwischenstaatlichen Verbindungen, repräsentiert den Typ des Bürgereides, der zuletzt zum Treueid auf den hellenistischen Monarchen geworden war. Ein «Untertaneneid» ist nicht bezeugt. Die westliche Form kann nicht die Fortentwicklung eines vermeintlichen Clienteleides sein, sondern hat ihre Vorstufen einerseits im Soldateneid, der zuletzt im militärischen Bereich Züge eines Treueids annimmt und zugleich auf die zivile Anhängerschaft ausgedehnt wird, andererseits in dem ganz neuen Treueid zugunsten der *salus* Caesars. Die verschiedenen Formen des Kaisereids – dass ein einheitlicher Eidestyp konzipiert worden sei, ist unwahrscheinlich, die Inschriften geben nur bestimmte Formen wieder, und diese weisen schon manche Unterschiede auf – enthalten Elemente aus allen drei Vorbildern. Nach der Herkunft wird die Entwicklung des Eides unter Augustus und seinen Nachfolgern behandelt. Das Buch ist für die Materie künftig grundlegend. Christian Meier

Regula Frei-Stolba: **Untersuchungen zu den Wahlen in der römischen Kaiserzeit.** Diss. Zürich. Juris Verlag, Zürich 1967. 298 p.

Ce livre a le mérite de reprendre d'une façon extrêmement minutieuse l'examen des sources relatives à la procédure applicable aux élections des magistrats sous le principat, jusqu'à Trajan (le titre est donc conçu un peu trop largement). Les modalités de la recommandation des candidats de la part de l'empereur constituent l'objet principal de la discussion. L'auteur se rallie à la thèse de Herzog, opposée à celle de Mommsen qui admettait une recommandation avec valeur légale («rechtlich bindende Empfehlung»), accordée par l'empereur au candidat: voter pour celui-ci devrait être une chose obligatoire. Or une telle modalité électorale n'est, en vérité, attestée que pour le temps de César, comme l'auteur le démontre. R. F.-S. parvient aussi à préciser l'évolution de la politique d'Auguste vis-à-vis des élections. D'abord, il les dirigea en tant que consul, entre 27 et 23; par la suite – à partir de l'an 19 – il adopta le système de la *suffragatio*, d'une recommandation orale, et à partir de l'an 8 apr. J.-C., de la *commendatio;* d'une recommandation écrite. L'une et l'autre étaient dépourvues de la valeur légale et ne s'effectuaient que par l'*auctoritas* de l'empereur. Ce système s'est maintenu en principe durant le siècle suivant, avec la seule différence que, depuis Tibère, la plupart des actes électoraux se faisaient au Sénat; ainsi, la recommandation orale sous forme d'éloge fut jugée suffisante. Une liste de tous les *candidati Caesaris* connus, que complète une ensemble des données relatives à leur origine sociale et aux motifs possibles de la recommandation impériale, couronne cette œuvre utile, qui vient combler une lacune déplorée jusqu'ici. Tadeusz Zawadzki

Eckhard Weise: **Untersuchungen zur Geschichte der julisch-claudischen Dynastie.** Vestigia 10. Beck, München 1969. XII, 269 S. DM 42.–.

Ein auffallender Zug in der Geschichte der julisch-claudischen Dynastie ist das Schicksal so vieler weiblicher Angehöriger des Kaiserhauses von der Tochter Julia des Augustus angefangen, die verstossen, verbannt und sogar hingerichtet wurden. In dieser sehr gründlichen, auf umfassender Auswertung der antiken Quellen und der umfangreichen modernen Literatur beruhenden Untersuchung zeigt der Verf., dass der stereotype Vorwurf unsittlichen Lebenswandels, der zur Begründung ihrer Verstossung und Bestrafung öffentlich erhoben wurde, entweder ganz oder zur Hauptsache nur Vorwand war, um von den wirklichen Gründen abzulenken, die politischer Natur waren. Sie hängen zusammen mit tatsächlichen oder vermuteten Intrigen und Verschwörungen gegen den herrschenden Princeps oder den Rivalitätskämpfen um die Nachfolge zwischen den in Frage kommenden Anwärtern der kaiserlichen Familie und ihren Anhängern. Die kaiserlichen Frauen mussten unvermeidlicherweise darin verwickelt werden entweder, weil sie zum Teil wohl wirklich dabei eine aktive Rolle spielten, oder einfach, weil sie als Mitglieder der kaiserlichen Familie dabei eine grosse politische Bedeutung besassen. Im ersten der drei Anhänge wird die Vermutung begründet, dass auch die Verbannung Ovids, der «Irrtum», hauptsächlich damit zusammenhängt, weil Ovid unfreiwillig Mitwisser der Verschwörung des Aemilius Paulus und seiner Frau Julia minor geworden war. Ernst Meyer

Andreas Alföldi: **Die monarchische Repräsentation im römischen Kaiserreiche.** Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1970. 323 p. DM 63.60 (f. Mitgl. DM 35.40).

Sous ce titre, A. Alföldi a eu l'excellente idée de réunir les deux études fondamentales, désormais classiques, parues isolément dans les Römische Mitteilungen 49 (1934) et 50 (1935): le cérémonial à la cour impériale, les insignes et le costume des empereurs romains. Peu de travaux ont bravé avec autant de succès l'épreuve du Temps, et l'auteur a pu sans

inconvénient reproduire inchangé le texte original. Toutefois, scrupuleusement, dans une préface, il donne un bilan très utile des résultats de ses recherches obtenus depuis.

La méthode féconde, que rien n'a désavouée, consiste à aborder le problème du pouvoir impérial par l'extérieur, en remontant de l'expression à l'exprimé. Cela présuppose la connaissance et le maniement d'un matériel numismatique, iconographique et littéraire énorme, qu'A. inventorie, interprète et commente avec le brio que l'on sait. Sur l'édition primitive la nouvelle présente l'avantage inappréciable d'un index d'une cinquantaine de pages (noms propres, matières et références d'auteurs), dû aux soins diligents et compétents d'Elisabeth Alföldi-Rosenbaum, grâce à quoi le livre est un instrument de travail. – Richement illustré, pourvu d'une trentaine de planches, ce bel ouvrage se lit et relit facilement; enfermé dans les collections savantes des Bibliothèques, il devient accessible au nombre de lecteurs qu'il mérite, et dont on ne saurait restreindre le cercle. Jean Béranger

Thomas Pekáry: **Untersuchungen zu den römischen Reichsstrassen.** Antiquitas Reihe 1 Bd. 17. Habelt, Bonn 1968. 195 p. DM 38.–.

Dans 36 études l'auteur aborde de nombreux problèmes concernant la définition des voies publiques et les magistrats chargés de la construction, le mode de financement et la répartition des dépenses et des corvées. Vu la richesse du matériel et des idées, il est impossible de discuter et même de présenter, dans le cadre restreint de cette notice, toutes les thèses et conclusions qu'apporte le livre. Notons seulement l'importante constatation selon laquelle, et contrairement à l'opinion établie, les censeurs (et même Appius Claudius) ne s'occupaient pas de la construction des voies publiques; c'était la tâche des consuls et des préteurs. Mentionnons ensuite l'opinion de la participation très limitée du trésor public (*fiscus* et *aerarium*) aux frais de construction et d'entretien des voies, qui paraît plausible. On suit avec vif intérêt le raisonnement sur la répartition des charges, qui n'aurait pas pris en considération les unités territoriales et les limites administratives de cités, ainsi que les remarques sur la fonction des milliaires. L'auteur a complété ici une documentation imposante dont la valeur et l'utilité sont incontestables. Toutefois les généralisations sont en ce domaine extrêmement périlleuses; quelques questions restent posées et le dernier mot – en ce qui concerne la répartition des charges et la fonction de milliaires – ne semble pas avoir été dit. Le lecteur est reconnaissant des résumés bien claires qui suivent chacune des trois parties de l'ouvrage et facilitent l'orientation dans ces problèmes si complexes.

Tadeusz Zawadzki

Bernard Liou: **Praetores Etruriae XV Populorum.** Etude d'épigraphie. Collection Latomus vol. 106. Bruxelles 1969. 118 p. 200 frs. b.

Un problème fort important, celui de l'organisation de l'Etrurie sous l'Empire romain, vient d'être traité avec beaucoup de sagacité et d'érudition par M. Liou. Les recherches de l'auteur portent sur la prosopographie et la chronologie des documents; elles remettent en question un certain nombre d'idées reçues et viennent d'étayer trois affirmations nouvelles: Ce n'est pas Auguste (comme l'admettaient Borman, De Ruggiero, C. Koch), mais Hadrien qui a créé la magistrature honorifique de *praetores Etruriae* réservée aux hauts personnages issus de l'ancienne noblesse étrusque. Cette magistrature n'avait pas de caractère religieux, mais elle évoquait une institution politique d'antan, la présidence de la ligue des villes étrusques. Enfin, l'institution des *aediles Etruriae* ne serait pas contemporaine, mais antérieure à celle des *praetores*. Ces affirmations soulèvent à nouveau les problèmes de la date, à laquelle on a ajouté les trois *populi* au nombre traditionnel de douze; il est à regretter que l'auteur n'aborde ce problème qu'en passant. On remarquera aussi que HON(ori) en tête de CIL XI 2115 (p. 55) semble être le *signum* «détaché» de L. Tiberius Maefanas, *Honorius*, et non le nom de la divinité *Honos*. Tadeusz Zawadzki

Michel Meslin: **La fête des kalendes de janvier dans l'empire romain.** Collection Latomus vol. 115. Brüssel 1970. 138 S. 225 frs. b.

Die vorliegende Arbeit ist in erster Linie religionsgeschichtlich orientiert. Ein erstes Kapitel beschäftigt sich mit dem Problem der Verlegung des römischen Jahresanfangs vom 1. März auf den 1. Januar in die Nähe der Wintersonnenwende, die nur mit der Übernahme des lunisolaren Kalenders zu erklären ist, wobei aber alles Nähere weiterhin unklar bleibt. Da der 1. Januar das Fest des namengebenden Janus ist, wird weiter die Frage der Natur des Janus behandelt, der in nochmaliger Begründung als der allgemeine Gott des Anfangs erklärt wird. Das zweite Kapitel behandelt die Festbräuche des 1. Januar in der früheren Kaiserzeit, bei denen das öffentlich staatliche Fest mit dem Amtsantritt der Konsuln und den *vota publica* für den Kaiser zu unterscheiden ist von dem privaten Fest, bei dem die gegenseitigen Glückwünsche und der Austausch von Geschenken im Vordergruud stehen.

Das dritte Kapitel gilt den gewandelten Formen der spätrömischen christlichen Zeit, wieder mit der Unterscheidung der staatlichen Feiern, bei denen nun der pompöse *processus consularis* und die anschliessenden Circusspiele die Hauptrolle spielen, und der privaten dreitägigen Feste, die in ein ausgelassenes Fest mit Maskentreiben ausmündeten. Neben der Beschreibung der verschiedenen Bräuche wird stets die Frage nach ihrem religiösen Sinn gestellt und am Schluss gezeigt, dass alle Versuche der christlichen Dogmatiker und der Kirche, dieses Fest mit seinen zum Teil urtümlich-heidnischen Bräuchen, die vielfach bis heute weiterleben, durch das christliche Weihnachtsfest zu verdrängen, ergebnislos blieben.

Ernst Meyer

Léon Herrmann: **Chrestos. Témoignages païens et juifs sur le christianisme du premier siècle.** Collection Latomus vol. 109. Bruxelles 1970. 174 p. 280 frs. b.

Suite de précédents qui ont exposé la thèse, ce livre est censé apporter les preuves, fondées sur les textes païens et juifs, que le christianisme a préoccupé et influencé les autorités politiques et morales du monde romain, dès l'an 30 environ. Hélas! La démonstration repose sur des hypothèses, sur de prétendus transferts et gloses, sur des rapprochements factices, des déductions et des interprétations fantaisistes. Echantillons: une amulette avec caractères grecs inscrits *PA* (Râ, le dieu solaire) porterait les initiales latines de l'apôtre PA(*ulus*) (71, à Plin. H. h. 28, 29 *duabus litteris Graecis PA chartam inscriptam*). Phèdre V 7 = 100 Les Belles Lettres, un flûtiste *notior paulo* devient *notior Paulo*, «plus connu que Paul» (80). Commentaire de Phèdre A 13 = 118 Les Belles Lettres: «La fable dont le thème est celui de la Matrone d'Ephèse ... contient des vers fort énigmatiques tels que: 'Elle obtint l'illustre renommée d'une chaste vierge' (v. 5). Comme il ne peut s'agir de la Diane d'Ephèse, comme une vierge n'est pas forcément renommée, comme il est arbitraire de faire du mot *virgo* (ici, où il s'agit d'une veuve), l'équivalent de 'femme', il y a lieu de se demander s'il ne faut pas traduire par 'de la chaste vierge', en entendant par là Marie, mère du Christ, dont une tradition chrétienne prétend qu'elle serait morte à Ephèse, où l'on montre aux touristes l'emplacement de sa maison» (81–82). Les Annales de Tacite auraient été tripatouillées afin d'effacer les traces gênantes du christianisme (164–65), etc. L'a. s'enferme dans son système. Il ne tient compte ni de l'ensemble, ni du genre, ni des travaux de H. Fuchs, Sherwin-White, Koestermann, Freudenberger. Si, au moins, tant d'esprit était dépensé au service d'une mauvaise cause!

Jean Béranger

Joachim Molthagen: **Der römische Staat und die Christen im zweiten und dritten Jahrhundert.** Hypomnemata 28. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1970. 132 p. DM 22.–.

Paradoxalement, mais inévitablement, la base du sujet traité se trouve en dehors de la période que délimite le titre, et c'est sur elle que l'auteur édifie sa thèse. Il n'a pu se dispenser de revenir aux mesures de Néron contre les chrétiens, en 64, mesures qui, selon lui, reposent sur un *mandatum* impérial désignant les chrétiens comme adversaires politiques, passibles de sanctions, et laissant l'exécution aux magistrats romains de la cité. Trajan apporta quelques modifications de détails. La tolérance de fait dura jusqu'au début du IIIe siècle. Alors seulement on comprit que les chrétiens étaient les adhérents d'une secte religieuse, radicalement hostiles aux dieux traditionnels, donc ennemis déclarés de l'Etat; d'où les persécutions: il fallait que l'Empire menacé par les Barbares retrouvât une unité dans le culte des *di publici populi Romani*, programme que recommande Mécène à Auguste (Cassius Dion 52, 36).

Cet ouvrage s'inscrit à la suite de ceux, récents, de R. Freudenberg, Das Verhalten der römischen Behörden gegen die Christen im 2. Jahrhundert (München 1967), J. Speigl, Der römische Staat und die Christen (Amsterdam 1970). Bien composé, aux lignes nettes, sa lecture est stimulante, plus propre à raviver qu'à clore la discussion.

Jean Béranger

Politeia und Res publica. Beiträge zum Verständnis von Politik, Recht und Staat in der Antike, dem Andenken Rudolf Starks gewidmet, herausgegeben von *Peter Steinmetz.* Palingenesia Bd. 4. Steiner, Wiesbaden 1969. 380 S. DM 60.–.

Die mit einer von R. Schröter gehaltenen Gedenkrede auf R. Stark (gest. 1966) eingeleitete und um dessen Bibliographie erweiterte Sammlung umfasst 21 Beiträge, deren Themen von Homer bis in die Spätantike reichen. Diese können hier nicht vollzählig aufgeführt werden, sondern nur, soweit sie die Spannweite der behandelten Thematik veranschaulichen.

Die Homerinterpretation wird durch H. Hommel vertreten, welcher die Gerichtsszene auf dem Achilleusschild als Zeugnis einer Übergangsstufe zwischen primitiver Selbsthilfe und verpflichtender Rechtsordnung des Staates erklärt. O. Lendle versucht zwei unlängst gefundene Gedichte des Archilochos (fr. 81 und 35 LB) als Instrument kriegerischer und

politischer Willensäusserung zu verstehen, und P. Steinmetz spürt im Sinne von Fragestellungen B. Snells dem erwachenden Bewusstsein für geschichtliche Kontinuität, das er bei Homer vermisst, in der alten Elegie nach. Zu den Auseinandersetzungen um die athenische Demokratie führen Wortuntersuchungen über Demagogos von M. Lossau und der Vorschlag A. Thierfelders, als Verfasser der ps.xenophontischen *Ἀθηναίων πολιτεία* Kritias in Erwägung zu ziehen. Dem politischen Denken Platons sind die Ausführungen H. Gunderts über *θεῖος* und diejenigen H. Herters über Urathen den Idealstaat gewidmet.

Aus der Gruppe von Studien, welche sich mit der ciceronischen und augusteischen Zeit beschäftigen, seien die Beiträge von W.-H. Friedrich und O. Gigon herausgehoben. Jener würdigt die vornehme Beurteilung der Gegner in De bello Gallico, welche Caesar von der konventionellen Herabsetzung der Barbaren unterscheide, und dieser legt die Elemente peripatetischer Natur frei, welche in Ciceros De officiis den Kern der von Panaitios stammenden Ethik bilden. – Zum Beschluss der Reihe erläutert C. Zintzen die Methodik von Macrobs Vergilkommentar, wobei er diese mit den neuplatonischen Auslegungen der homerischen und hesiodischen sowie anderer Dichtungen vergleicht. Ausserdem ist aus dem letzten Teil des Werkes eine Untersuchung A. Dihles über die Kirchenpolitik des Kaisers Constantius II. zu erwähnen. Eine Mission, welche unter diesem den Bischof Theophilos nach Südarabien, Indien und Aksum führte, verrät ein über alle realpolitischen Rücksichten hinausgreifendes Bedürfnis nach dogmatischer Einheit in Staat und Gesellschaft. F. Wehrli

Michael Cheilik: **Ancient History.** College Outline Series. Barnes & Noble, New York 1969. XIV, 283 S. 17 sh.

Dem Zweck der Reihe entsprechend, bietet das Buch einen gedrängten Überblick über die Geschichte des Mittelmeerraumes von der Vorzeit bis an die Schwelle des Mittelalters. Dem Studenten sollen damit die selbständige Erarbeitung des wichtigsten Basiswissens ermöglicht sowie Anregungen und Hinweise zu vertiefterem Studium in einzelnen Gebieten vermittelt werden. Nach einem kurzen Abschnitt über die Vorgeschichte werden die frühen Kulturen Mesopotamiens und Ägyptens, die Staatenwelt zwischen ca. 1600 und 600 v. Chr. sowie die minoische und mykenische Kultur behandelt, denen sich in etwas breiterer Darstellung die Geschichte Griechenlands, der hellenistischen Welt und Roms anschliesst. Die politische Geschichte wird durch Ausblicke auf Verfassung, Gesellschaft, Wirtschaft, Religion und Kultur abgerundet. Dazu kommen eine Auswahl denkbarer Examensfragen, Zeittafel, Bibliographie und Index sowie mehrere (nicht durchwegs befriedigende) Karten. Der übersichtlich gegliederte Text liest sich leicht und enthält alles Wesentliche, wenn auch in einem so knappen Aufriss – neben anderm – die Verteilung der Gewichte oft fragwürdig bleiben muss. Leider ist nicht überall gleich konsequent historisch Gesichertes von Ungesichertem getrennt. Dennoch wird das Buch mit seinem Zuschnitt auf spezifisch studentische Bedürfnisse (die knappe, nur das Allerwichtigste bietende und naturgemäss auf englische Literatur oder englische Übersetzungen beschränkte Bibliographie ist nach Paperbacks und gebundenen Büchern gegliedert) dem des Englischen mächtigen Anfänger gute Dienste leisten. K. Raaflaub

Lexicon mediae et infimae Latinitatis Polonorum. Vol. III fasc. 2 (20): defalco – dependeo. Polska Akademia Nauk, Warszawa 1970. 160 S. 22 zl.

Wiederum kann auf den erfreulichen Fortgang im Erscheinen dieses Lexikons hingewiesen werden (vgl. Mus. Helv. 24 [1967] 258), und vielleicht darf nun einmal auch der Name des Hauptherausgebers genannt sein, Marian Plezia, der sich sowohl durch seine mittellateinischen Arbeiten wie durch seine Beiträge zur Aristoteles-Forschung bekannt gemacht hat. H. Haffter

Desiderius Erasmus Roterodamus: Opera omnia. Recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata. Ordinis primi tomus primus. North-Holland Publishing Company, Amsterdam 1969. XXI, 681 S., 9 Taf. Hfl. 320.–.

Unter dem Patronat der Union académique internationale und der Kgl. Niederländischen Akademie erscheint eine grossangelegte Ausgabe des Erasmus, die, auf 30 Bände geplant, zum ersten Mal seit Leclerc (Leiden 1703–06) das Gesamtwerk umfassen soll, in der von Er. selbst vorgesehenen Gliederung. Zu jeder Schrift wird einleitend über Entstehung und Überlieferung berichtet; dem Text sind kritischer Apparat und in der Regel Sacherläuterungen beigegeben. – Der vorliegende erste Band erschliesst Werke, die die klassische Philologie unmittelbar berühren: Am Anfang steht die frühe Streitschrift für die neue Bildung, die Antibarbari. K. Kumaniecki verfolgt, im Anschluss an R. Pfeiffer, ihre Wandlungen von 1494/95 bis zum Erstdruck von 1520 und illustriert sie durch den synoptischen Abdruck der ältern und der gedruckten Fassung. Die Dialogform führt er überzeugend auf das Vor-

bild von Cicero De oratore zurück. Der gelehrte Kommentar erhellt die anspielungsreiche Sprache durch den Nachweis der Zitate und der zeitgeschichtlichen Bezüge (einiges liesse sich ergänzen: S. 42, 19f. Hor. Sat. 2, 1, 30; S. 74, 7–9 Ov. Met. 2, 683ff.; S. 74, 20 Ov. Ars 2, 662; S. 77, 1f. Er. Adag. 2521). – Nach dem 'Commentarius in Nucem Ovidii' (ed. Mynors) nehmen den Hauptteil des Bandes Erasmus' Übersetzungen aus dem Griechischen ein: drei Deklamationen des Libanius (ed. Mynors, nach dem Autograph von 1503 und den Drucken); Euripides Hekabe und Aulische Iphigenie, die Er. 1504/05 nach der Editio princeps des Musurus übersetzte, mit respektablen Griechischkenntnissen; der Herausgeber J. H. Waszink ordnet sie in die Euripidesrezeption des 14.–16. Jh. ein und gibt einen wertvollen Kommentar bei (vgl. auch Antike und Abendland 17 [1971] 70–90). Es folgen Lukianübersetzungen (ed. Robinson) und drei Einleitungsschriften Galens, an deren Wiedergabe Waszink u. a. die textkritische Leistung des Er. aufzeigt. – Der Band, der die Ausgabe verheissungsvoll eröffnet, ist auch buchtechnisch mit Sorgfalt und Geschmack gestaltet.

F. Heinimann

Opuscula Carolo Kerényi dedicata, ed. *Gösta Säflund.* Acta Universitatis Stockholmiensis. Stockholm Studies in Classical Archaeology 5. Almqvist & Wiksell, Stockholm 1968. 242 S., zahlr. Abb. 75 Sw.Kr.

Spielerisch-bedeutsam von Johannes Edfelt/Nelly Sachs eingeleitet, bringt die Festschrift zum 70. Geburtstag des Deuters antiker Religion nach letzten Bemerkungen S. Eitrems († 1966) zum «Milch- und Weinwunder» in der Villa dei Misteri (11–14) acht archäologische Fachbeiträge. Sie führen vom neu durchdachten Problem der Figurengruppierung am Ostgiebel von Olympia (M.-L. Säflund 25–47) bis zur «Ikonographie des Kaisers Septimius Severus» (G. Säflund 119–134) und von den *ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ*-Münzen von Abdera (um 430 v. Chr.), die, wie W. Schwabacher (59–63) aus der Verschiedenheit der Typen folgert, ein Idealporträt des Weisen aus Samos tragen, bis zu Augendarstellungen auf ostspanischer Keramik des 4.–1. Jh. v. Chr., die S. Nordström (65–80) zu ostmediterranen Vorbildern und letztlich der 'Augengöttin' in Beziehung setzt. P. Zancani Montuoro kann das geflügelte Paar, das Aphrodites Wagen zieht, als speziell unteritalisches Motiv vom 6.–4. Jh. v. Chr. belegen; die Benennung 'Eros und Psyche' bleibt möglich (15–23). Zwei spätantike Psyche-Reliefs, davon eines bisher unpubliziert, interpretiert H. Sichtermann (49–58). V. v. Gonzenbach erkennt in Reliefmedaillons von tönernen Libationsschalen Zeugnisse für den Kult des «Genius Augusti – Theos Sebastos» (81–117), der damit in Kleinasien und Athen kurz nach Actium fassbar wird. Fast ein eigenes Buch (mit Index) ist die Wortgeschichte von «*Aula regia, αὐλή* und *aula*» (135–242), die B. Tamm in glücklicher Verbindung philologischer und archäologischer Methode von Homer bis Martial und Domitian führt, wobei die frühhellenistische Bedeutungsentwicklung zu 'Hof' = 'Palast' und die kaiserzeitlichen Ansätze zur Bedeutung 'Festhalle' herausgearbeitet sind; eine Fortsetzung wäre zu wünschen.

W. Burkert

Ernst Meyer: **Heinrich Schliemann, Kaufmann und Forscher.** Musterschmidt, Göttingen 1969. 462 S., 33 Taf., 4 Pläne. DM 78.–.

Nach über 30jähriger Arbeit am Nachlass Schliemanns und nach mehreren Auswahlausgaben aus der Korrespondenz hat der Verf. das Manuskript der vorliegenden zusammenfassenden Darstellung kurz vor seinem Tode (1968) fertiggestellt. Sie stützt sich erstmals auf alle erhaltenen Zeugnisse von Schliemanns Hand (darunter 60 000 Briefe und 18 Tagebücher), dazu auf die Nachrichten von Angehörigen, Freunden und Zeitgenossen. Das bisher bekannte Bild, das Schliemann selbst und andere je verschieden stilisiert hatten, wird durch Auszüge aus diesen Dokumenten vielfach bereichert und schärfer profiliert. So erfährt man vor allem Genaueres über die zahlreichen Reisen und über die persönlichen Verhältnisse. Es tritt «die furchtbare Passion für Sprachen» hervor, an der der Autodidakt zu Zeiten selbst litt, ebenso die Geschäftstüchtigkeit und der wissenschaftliche Ehrgeiz, die zusammen mit dem Enthusiasmus für Homer seine rastlose Unternehmungslust und staunenswerte Tatkraft bis zuletzt bestimmten, dann auch die Beziehungen zu Angehörigen, Förderern und Freunden (wie etwa Max Müller-Oxford, Gladstone und Virchow), die dem Umstrittenen schliesslich zur verdienten Anerkennung verhalfen. – Die zwölf Kapitel sind mehr nach sachlicher als zeitlicher Ordnung geschieden. Das längste, «Ausgrabungen» (222 bis 371), skizziert die Erforschung Troias über Schliemann hinaus bis zu dem amerikanischen Unternehmen von 1932–38. Die beigegebene Bildauswahl vereint Seltenes mit Wohlbekanntem. Quellennachweise, Lebens- und Stammtafel und Bibliographie ergänzen die zuverlässige und ausgewogene Darstellung.

F. Heinimann

Historisches Wörterbuch der Philosophie. Unter Mitwirkung von mehr als 700 Fachgelehrten ... herausgegeben von *Joachim Ritter*. Völlig neubearbeitete Ausgabe des «Wörterbuchs der philosophischen Begriffe» von Rudolf Eisler. Band 1: A–C. Schwabe, Basel 1971. XI S., 1036 Sp. Fr. 84.–.

Die auf acht Bände geplante Neubearbeitung des 'Eisler' legt das Gewicht, wie schon der geänderte Titel andeutet, entschiedener auf die Geschichte der Begriffe, obschon sie zugleich neue und neuste Stichwörter, auch aus Psychologie, Wissenschaftstheorie und Mathematik, einbezieht. «Das Wörterbuch beschränkt sich auf Begriffe und Termini, es enthält keine Artikel zu einzelnen Philosophen ..., wohl aber werden die Namen von Richtungen und Schulen aufgenommen» (VIII); so findet man etwa Akademie, Aristotelismus (beide ausführlicher über das nachantike Fortleben als über den griechischen Ursprung orientierend), Augustinismus. Grössere Artikel sind auf mehrere, je für eine Epoche zuständige Bearbeiter aufgeteilt. Der begriffsgeschichtliche Abriss wird in der Regel durch ausgewählte Belegstellen und Literaturhinweise ergänzt, die reichlicher gegeben sind als bei Eisler. – Hier seien beispielshalber einige von den Stichwörtern angeführt, die das Altertum betreffen oder einbeziehen: Adiaphora, Akoluthie, Bewegung, Billigkeit, *consensus omnium*, *conversio* (sowohl *ἐπιστροφή* wie *μετάνοια*). Gelegentlich vermisst man einen Abschnitt über die antike Herkunft, so s.v. *condicio sine qua non*, wo nur der scholastische Begriff behandelt wird, ohne das aristotelische *ὧν ἄνευ οὐ*, oder im Artikel *ars coniecturalis*, der sich auf Nikolaus von Kues beschränkt und die Anfänge in der hippokratischen Medizin und in Platons Kritik und Einteilung der *τέχναι* übergeht. Solche Lücken lassen sich auch bei sorgfältiger redaktioneller Planung kaum vermeiden. Sie beeinträchtigen den Gesamteindruck nicht, dass hier ein Nachschlagewerk entsteht, das die ausgewählten Monographien des 'Archivs für Begriffsgeschichte' in willkommener Weise ergänzt und besonders das Fortwirken der antiken Begriffe aufschlussreich erhellt.

F. Heinimann

Mitteilungen

Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

Die Redaktion kann sich nicht verpflichten, alle eingehenden Schriften besprechen zu lassen

André, Jacques: *Emprunts et suffixes nominaux en latin*. Hautes études du monde gréco-romain 4. Droz, Genève/Paris 1971. 151 S.

Balkan Studies. A biannual publication of the Institute for Balkan Studies. Vol. 11 Nr. 2. Thessaloniki 1970. 147 S.

Bérard, Claude: *L'Héròon à la porte de l'ouest*. Eretria, Fouilles et recherches 3. Francke, Berne 1970. 75 S., 19 Taf., 16 Textabb., 4 Faltpläne. Fr. 58.–.

Böhm, Richard Gregor: *Gaiusstudien* I-III. Freiburger Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte H. 1–3. Selbstverlag, Freiburg i. Br. 1968; 1969; 1969. 179; 206; 196 S., Abb. DM 84.–; 92.–; 89.–.

Braccesi, Lorenzo: *Grecità adriatica. Un capitolo della colonizzazione greca in occidente*. Pàtron, Bologna 1971. 264 S. 4200 Lit.

Brock, Sebastian: *The Syriac Version of the Pseudo-Nonnos Mythological Scholia*. Cambridge University Press 1971. 319 S. £ 7.20.

Cahn, Herbert A.: *Knidos. Die Münzen des 6. und des 5. Jahrhunderts v. Chr.* Antike Münzen und geschnittene Steine 4. De Gruyter, Berlin 1970. XIII, 245 S., 20 Taf., 22 Abb. DM 120.–.

The Cambridge Ancient History. Third edition. Ed. by I. E. S. Edwards, C. J. Gadd, N. G. L. Hammond. Vol. I Part 2: Early History of the Middle East. Cambridge University Press 1971. 1058 S., 16 Karten, 22 Abb. £ 8.00.

Connor, W. Robert: *The New Politicians of Fifth-Century Athens*. Princeton University Press 1971. 218 S. $ 8.50.

Corpus Vasorum Antiquorum. United States of America, fasc. 1: The Ella Riegel Memorial Museum, Bryan Mawr College, fasc. 1: Ann Harnwell Ashmead and Kyle Meredith Phillips jr., Attic red-figured vases. Princeton University Press 1971. 64 S., 42 Taf. $ 17.–.

Della Corte, Francesco: *Opuscula* I. Università di Genova, Facoltà di Lettere, Ist. di filol. class. e medioev. Genova 1971, 241 S.